

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

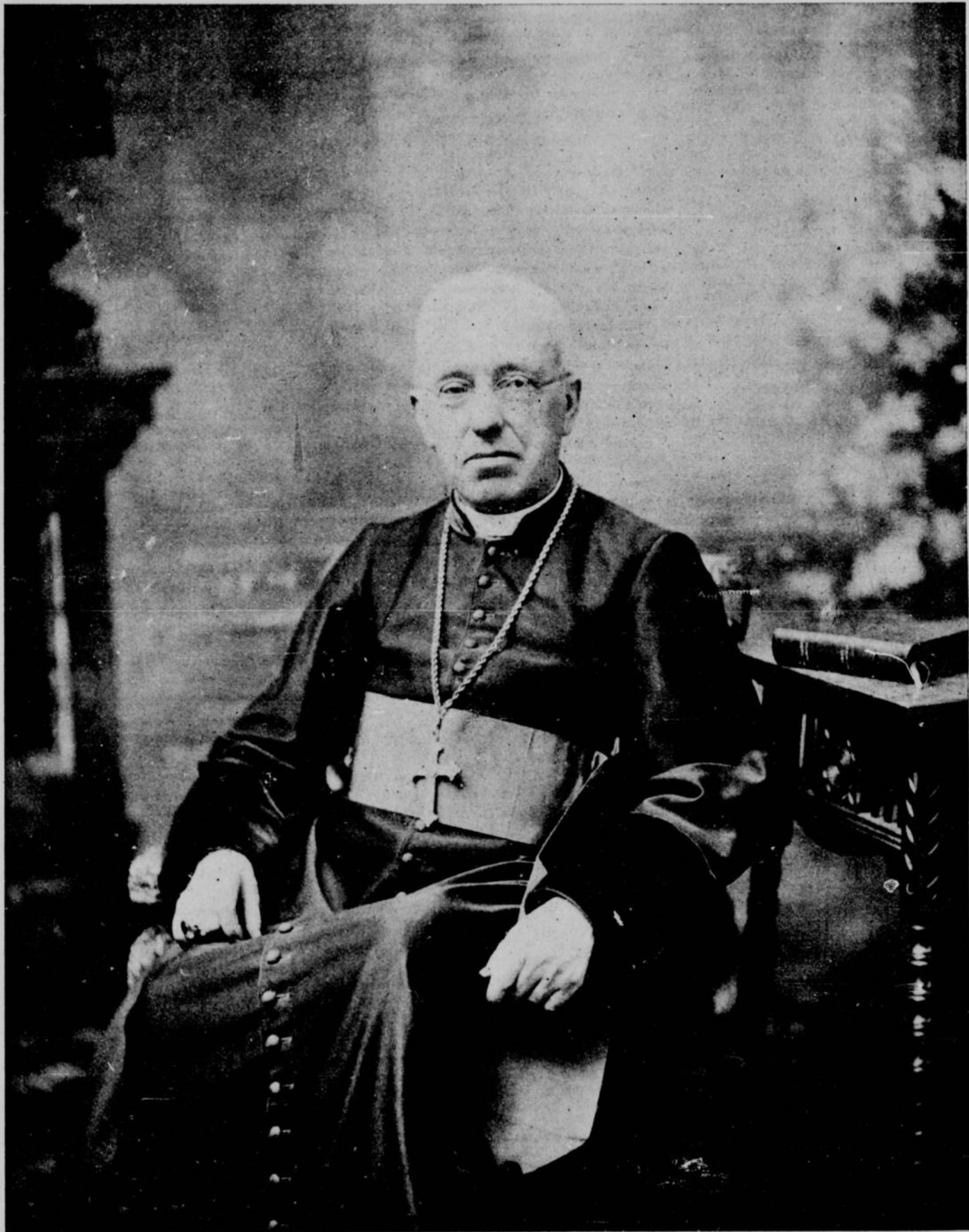
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

13^{ME} ANNÉE, No 664.—SAMEDI, 23 JANVIER 1897

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



Photo, Query Frères

SOUVENIR DU

Jubilé sacerdotal de S. G. Mgr LOUIS-ZÉPHIRIN MOREAU, Evêque de Saint-Hyacinthe

NÉ LE 1^{ER} AVRIL 1824. ORDONNÉ PRÊTRE LE 19 DÉCEMBRE 1846. SACRÉ ÉVÊQUE LE 16 JANVIER 1876

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL. 23 JANVIER 1897

SOMMAIRE

TEXTES.—Entre-nous, par Léon Leduc.—Doit-on cesser les visites du jour de l'an, par G.-P. Labat.—Bibliographie, par G.-P. L.—Petite poste en famille.—L'écriture des aveugles et le duographe (avec gravures), par Gaston Jouglas.—Le curé de village et le diable, par Paul Calmet.—Récréations.—Poésie : Chopin, par W. Chapman.—La Société canadienne de Paris.—S. G. Mgr L.-Z. Moreau, par J. St.-E.—Merci, par Aimée Patrie.—La Guignolée (avec gravure).—A la mémoire, par Angéline.—La guerre Cuba, par Firmin Picard.—La mode modeste.—Autour de la cuisine.—Aux enfants, par Firmin Picard.—Jardin des enfants : Des goûts et des couleurs.—Les bons enfants.—Maxime en action.—Les charbons de feu.—Théâtres.—Feuilletons : Le trésor des Montagnes-Rocheuses ; La Veuve du Garde.

GRAVURES.—Portrait de Sa Grandeur Mgr L.-Z. Moreau, à l'occasion de son jubilé sacerdotal.—La leçon d'écriture : Une jeune aveugle écrivant avec le duographe. Portraits : Sa Grandeur Mgr Gravel ; l'abbé Thibaudier ; l'abbé Houle ; l'abbé Ferland ; E. Girard ; A. Brunet ; Dr Roy ; R. Brunet ; Dr Saint-Denis ; Dr Petit ; W. Larose ; P. Baro ; E. Lecavelier ; E. Bacon ; A. Roby ; Z. Clément ; A. Bolté ; Dr Prévost ; R. Barré ; Dr Gauthier ; J. Colas.—La guignolée à Ottawa.—Portraits : Le général Weyler ; Le général Maceo.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

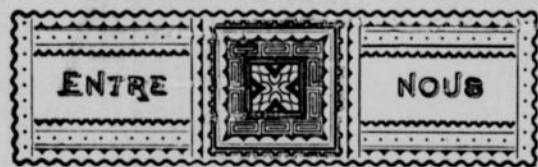
LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Ce n'est pas d'un cœur bien gai que je commence à vous entretenir aujourd'hui.

Après la mort de monseigneur l'archevêque de Montréal, voici qu'un autre malheur vient attrister notre Province, et, cette fois, c'est de la région du Lac Saint-Jean que nous arrive la nouvelle.

Le matin de l'Épiphanie, alors que tout reposait encore dans le charmant village de Roberval, une grande leur éclaira tout à coup la plaine blanche et les sapins noirs de la forêt, une lumière étrange, violente, crue, rougeâtre... Était-ce l'aurore du jour ou bien un jeu, une illusion de ces lumières du nord qui dansent, circulent, s'effacent, reparaissent, lumières de source inconnue et dont le foyer est si loin que nul n'a pu le voir encore ?

Non, l'aurore est moins rouge et la lumière des folles valseuses du firmament est plus blanche.

Cette leur était celle d'un incendie qui dévorait la demeure de bonnes et douces femmes de temple,

c'était celle du feu qui transformait en brasier ardent le monastère et le couvent des Ursulines de Roberval.

Dans cette maison de travail et de prières, où le calme des consciences et la bonté du cœur règnent en paix, alors que tout s'agite, lutte et combat dans le monde, au moment où l'on se préparait à célébrer l'anniversaire de l'arrivée à Bethléem des rois de l'Orient, venant adorer un petit enfant né dans une étable, un cri sinistre rebondit de la chapelle au dortoir, des salles d'études au monastère et d'étage en étage : " au feu ! au feu ! "

Mais l'alarme était à peine donnée, que les flammes avaient tout envahi et que toute tentative de les arrêter devenait inutile.

Et puis, du reste, les moyens manquaient.

Quel combat pouvaient livrer vingt-cinq faibles femmes dans une scène semblable, alors que nos plus braves pompiers de Montréal n'auraient pu même faire la part du feu !

*** Ce désastre, si grand qu'il fut, eût été accepté comme une simple épreuve s'il n'avait eu que des conséquences matérielles, mais jugez de l'effet que produisit la nouvelle, quand on apprit que sept religieuses avaient péri dans les flammes !

On n'y voulut pas croire, tout d'abord, mais les télégrammes arrivant d'heure en heure, il fallut bien se rendre à l'évidence.

Voici les noms des sept victimes, ce sont les Révérendes Mères :

De la Providence, née Emma Létourneau, de Montmagny.

Saint-François de Paul, née Elise Gosselin, de Saint-Jean Chrysostôme.

Sainte-Ursule, née Corinne Garneau, de Sainte-Foye.

Sainte-Anne, née Laure Hudon, de Hébertville.

Sainte-Antoine de Padoue, née Catherine Bouille, de Deschambault.

Saint-Dominique, née Marie Louise Girard, de Roberval.

Saint-Louis, née Rose Gosselin, de Deschambault.

Sept victimes ! presque le tiers du personnel religieux de la maison !

Dans cette grande infortune, nous ne pouvons qu'exprimer à la communauté et aux familles des victimes, la part que nous prenons au malheur qui les frappe et la douleur que nous avons tous éprouvée à l'annonce de cette cruelle épreuve.

*** Je viens de lire dans *La Vérité*, de Paris, — journal catholique par excellence — un article qui, pour être tout de fantaisie n'en est pas moins des plus intéressants.

L'auteur, M. B. de Marq, nous transportant en 1900, tout à fait fin de siècle, suppose un récit d'un évêque qui raconte comment un des archiprêtres de son diocèse fit un essai de réforme vraiment hardi dans sa paroisse, après lui avoir exposé ses idées qu'il formulait ainsi :

Je vous ai parlé de mes désirs. Permettez que je les exprime aussi franchement que brièvement, en quelques mots. Mon intention serait donc :

Premièrement : que tous les mariages soient célébrés, dans chaque église paroissiale, au même autel.

Deuxièmement : que pour tous les enterrements, le corps du défunt soit déposé, dans l'église, au même endroit, à la même place, et le service célébré dans la même chapelle. Si c'est au grand chœur, que le grand chœur soit pour tout le monde.

Troisièmement : qu'au cimetière, toutes les prières qui sont chantées aux enterrements de première classe soient également chantées à tous les enterrements de quelque classe qu'ils soient.

Quatrièmement : que dans les paroisses populeuses où la fréquence des décès ne permet pas de célébrer la sainte messe à tous les enterrements, un service solennel de " Requiem " soit chanté, chaque mois, pour le repos de l'âme des pauvres enterrés sans messe pendant le mois, service auquel les familles de ces défunts seraient nommément invitées.

L'essai est sensé avoir eu lieu et avoir donné d'excellents résultats ; si bons même que, plus tard, l'évêque

compléta l'œuvre de l'archiprêtre, en donnant l'ordre suivant aux prêtres de son diocèse :

Une paroisse, messieurs, est une famille. La messe paroissiale de chaque dimanche est une véritable réunion, au pied de l'autel, devant Dieu, des enfants autour de leur pasteur, le père spirituel. Il ne sera point dit que cette paternité aura besoin pour se manifester d'être payée. Je donne donc ordre, messieurs, à vous tous, et par vous à tous les curés de vos cantons, que, chaque dimanche à la messe principale, tous les morts de la semaine, décédés en communion avec l'Église, absolument tous, sans exception aucune, soient nommément recommandés. C'est votre évêque qui vous parle. Je sollicite de vous votre acquiescement de prêtres. Me le donnez-vous ?

Malgré moi, ma voix était émue. Un " oui " unanime, prononcé de ce ton qui vient du cœur et va au cœur me répondit.

Le récit, tout d'imagination de M. de Marq et dont je ne cite que de très courts extraits, a eu beaucoup de succès dans la presse catholique de France.

*** Le même jour, je lisais ailleurs le testament du cardinal Boyer, qui vient de mourir, et j'y remarquai justement la même simplicité de pensées que M. de Marq suppose à l'évêque de 1900.

Voici quelques passages de ce testament.

On me donnera le corbillard des pauvres. Je veux que la simplicité de mon cercueil rappelle l'humilité de mon berceau.

On ne déposera sur lui aucune couronne.

Aucune oraison funèbre ne sera prononcée à mon sujet.

A l'occasion de mes obsèques on fera aux pauvres une distribution d'aumônes proportionnées au peu d'argent personnel qui restera après avoir payé les frais de mes funérailles.

Si, d'après les règlements militaires, un service quelconque devait être " commandé " à l'occasion de mes obsèques, j'exprime le désir qu'on " s'abstienne. " Une petite prière, libre et spontanée, s'échappant du cœur de quelques représentants de notre chère armée, dans laquelle, à tous les rangs de la hiérarchie, j'ai eu le bonheur, durant ma vie, de compter des amitiés nombreuses et fidèles, me sera plus utile.

Les honneurs militaires auxquels le cardinal Boyer avait droit, comme prince de l'église, lui ont été rendus, suivant la règle établie.

*** On vient de nommer un nouveau chef de police secrète—des *détectives*, si vous aimez mieux—et le choix en est excellent, car M. S. Carpenter a déjà fait ses preuves, mais tout en reconnaissant l'à-propos de cette nomination, il faut espérer que l'on fera les réformes nécessaires pour arriver à de meilleurs résultats que par le passé.

Cette remarque est motivée par le fait que bien des crimes ont été commis, sans que l'on ait jamais arrêté les coupables.

Il y a deux mois, à Chambly, deux hommes ont été poignardés par un ou des Italiens ; on a beaucoup crié, on s'est beaucoup agité, mais on n'a rien fait pour obtenir l'arrestation du ou des assassins.

Quelques semaines plus tard, à deux pas de Montréal, une jeune fille était trouvée morte, dans de telles conditions qu'il n'était pas possible de douter qu'il y avait eu crime.

Les journaux en parlèrent, les autorités furent prévenues et, et puis... rien. Pas d'arrestation.

Il semble vraiment que la vie humaine est de si peu de prix, chez nous, qu'il est inutile de rechercher les auteurs d'un assassinat.

Il y a six mois environ, un jeune garçon a été trouvé assassiné dans un bois, près de Paris, et aussitôt le récit du crime, les recherches de la police, etc., etc., a été publié dans les journaux du monde entier. Ici, dans un cas du même genre, personne n'a l'air de s'en occuper.

N'est-ce pas singulièrement significatif ?

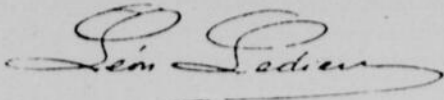
Les morts violentes deviennent si nombreuses, que l'on paraît y être parfaitement habitué.

*** La princesse de Chimay fait toujours parler d'elle.

Après s'être enfuie du domicile conjugal avec un racleur de violon bohémien, elle s'en est allée au pays de Bohême où la vie lui est devenue bientôt impossible, à raison de la curiosité qu'elle provoquait.

Songez-y donc, une princesse enlevant un virtuose de ruisseau ! Quel piquant !

■ Aux dernières nouvelles, la princesse s'embarquait pour l'Afrique avec son violoneux.



DOIT-ON CESSER LES VISITES DU JOUR DE L'AN ?

En ce temps de froideur glaciale, où certains esprits sont seuls surchauffés jusqu'à explosion par des amonités, des jalousies, des haines qui assombrissent l'avenir d'une teinte de sang, il m'est tombé sous la main un journal aux feuilles parfumées, ce qui m'a fait croire un moment que le printemps avait devancé son arrivée, pour entr'ouvrir ses premières corolles odorantes, enfin de réjouir nos yeux et ensoleiller nos cœurs.

Rédigé d'une manière aussi gracieuse que charmante par des fées au style poétique et brodé, ce journal a paru comme un rayon de soleil, au milieu de la prose foudroyante et guerrière dont sont actuellement saturés tous les journaux : rouges, bleus et noirs...

Aussi ces trois couleurs disparates se sont-elles évaporées de devant mes yeux, éblouis qu'ils ont été par les reflets prismatiques de cette feuille si essentiellement *Françoise*... de cœur, d'âme et d'esprit.

Je parlerai donc de cette feuille, et quoique n'y étant pas autorisé, — ce qu'on voudra bien me pardonner — je me permettrai, sur l'avis écrit et publié d'une très gracieuse et noble dame, de traiter cette question qui me paraît restée en litige : *Doit-on cesser les visites du jour de l'an ?*

Je répondrai tout de suite d'une manière ambiguë, il est vrai : *oui* et *non*.

Oui, si ces visites sont des corvées, des obligations forcées comme dans certains pays, où la flatterie, l'adulation, parfois la bassesse remplacent les nobles sentiments du cœur.

Non, si ce sont des visites de famille, d'amitié, de cordialité.

Après explication, le lecteur jugera.

Dans certains pays, dans certains milieux, dans certaines sociétés, ces visites sont non seulement une question de dépenses ridicules, parfois extravagantes, mais souvent une cause de jalousie entre ceux qui ont été le mieux ou le plus mal reçus, en raison de ce qu'ils ont plus ou moins donné ; et souvent aussi c'est une cause d'indigestion, en raison de ce qu'ils ont plus ou moins pris, absorbé, ou bu. Hélas ! on en voit et on en voit de tant de couleurs pendant ces jours caméléoniens. Ainsi, voici ce qui m'est arrivé il y a quelques années, et si je raconte le fait, c'est que je ne suis pas l'unique victime.

M'étant mis en frais de visites, j'arrive dans une famille. Dès qu'on me vit, et après les compliments d'usage, on m'engagea à prendre un verre de *vin de gadelles*.

— Merci ! répondis-je.

— Oh ! il le faut, insista-t-on, c'est un vin préparé par ma femme.

Par galanterie, j'acceptai le verre de vin de gadelles. Je sortis de là tout drôle.

Continuant mon programme, j'allai dans une autre famille.

— Ah ! vous arrivez juste à point, me dit-on, vous allez prendre un verre de *vin de rhubarbe*.

Mon verre de vin de gadelles répondit non.

— Oh ! vous ne pouvez pas refuser, car c'est ma belle-sœur qui l'a fabriqué.

Et j'envoyai le vin de rhubarbe rejoindre le vin de gadelles.

Au bout de quelques instants, le vin de gadelles et le vin de rhubarbe voulaient sortir. C'est ce que je fis... heureusement tout seul.

Je vais me rattraper, pensais-je, et je me rendis dans une troisième maison. J'y arrivai en nage.

— Ah ! juste à point pour vous rafraîchir et rafraîchir notre amitié, s'écria-t-on.

— Oh ! non, merci, murmurai-je.

— Vous ne pouvez pas refuser, car c'est du *parfait amour*, liqueur préparée par ma belle-mère, ainsi qu'un *sponge cake*...

Cette fois, j'y suis, pensai-je, et, avant de faire le sacrifice, je fis mon acte de contrition.

Comment arrivai-je chez moi ? Je n'en sais rien, mais on m'a dit que j'avais rêvé toute la nuit.

Non, plus de visites du premier de l'an.

Une autre fois, huit jours après le premier de l'an, je passais devant une maison habitée par une famille amie. J'entrai par acquit de convenance. Dès qu'on me vit, on me traita de négligent, de paresseux, de vieux garçon... d'ours, regrettant qu'on n'eût plus rien à m'offrir, alors qu'on m'avait retourné la poignée de main que j'avais offerte de tout mon cœur. Et puis, les enfants me sautèrent sur les genoux.

— Dis donc, monsieur, tu vois ce *cash-box*, le monsieur qui est venu avant toi m'a donné vingt-cinq cents.

Cet enfant était plus riche que moi.

— M'as-tu apporté des étrennes ? me demanda un autre enfant.

— Veux-tu te taire, polisson, s'écria la mère.

A ce moment, une petite fille s'écria, toute joyeuse :

— Moi je les ai, les étrennes du monsieur.

Et elle déplaçait un paquet qu'elle avait pris dans la poche de mon pardessus, que j'avais pendu dans le vestibule. Or, ce paquet, lecteurs, contenait une perruque et un râtelier, que j'avais loués pour jouer un rôle de charlatan, dans un bal masqué... Et tous les enfants de s'écrier :

— Tiens, le monsieur qu'a des affaires comme *mère*...

Et je sortis de là, furieux, criant : Non, non, plus de visites de premier de l'an.

Or, l'année suivante, je fus obligé de rompre ma promesse, m'étant engagé à faire visite à une famille dont j'étais l'obligé. En entrant, je crus faire un rêve. La demoiselle de la maison, jeune fille de trente ans, jouait à la poupée. Georges, son cousin, vieux garçon endurci et crênelé dans sa quarantaine, jouait de la trompette et battait du tambour.

— Ne soyez pas surpris, me dit la mère en riant, mais Francine et son cousin, — deux originaux, — ont voulu déroger aux habitudes conventionnelles, et chacun d'eux a fait à l'autre un cadeau qui lui rappelle le temps heureux du jeune âge. Voilà pourquoi ces deux grands enfants jouent aux petits.

Pendant ce temps, Francine avait fait un trou dans le ventre de sa poupée et en avait sorti tout le son. De son côté, Georges avait crevé son tambour.

— Oh ! du vide, s'écria Francine en contemplant sa poupée aplatie.

— Du vide, répéta d'une voix caverneuse Georges, en regardant son tambour défoncé.

— Mes enfants, dit sentencieusement le père, la nature a horreur du vide.

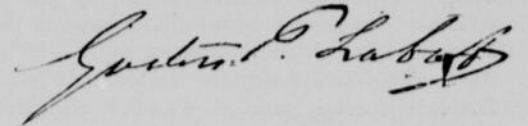
Et Francine et Georges qui s'aimaient depuis longtemps, mais qu'une question de fortune tenaient éloignés, tombèrent à genoux ; le père les bénit, ils se marièrent, ils furent heureux et eurent de nombreux enfants pour remplir... le vide de leurs cœurs et de leur existence.

Or, sans les visites et le rapprochement du jour de

l'an, le dénouement de cette idylle n'aurait pas eu lieu, et il paraît qu'on m'a entendu rêver la nuit :

— Oui... oui... des visites... j'en ferai... on en doit faire... et on doit tous s'embrasser.

Oh ! oui, continuons-les, ces bonnes, vieilles et saintes coutumes que l'égoïsme tend à faire disparaître ; continuons-les, car la vie est si triste qu'il n'est pas trop, au moins une fois l'an, de l'égayier d'une cordiale poignée de mains, dans laquelle on met toutes les fibres de son âme ; de la parfumer par un de ces bons baisers, rosée venue du cœur, en se disant, aux sons des cloches, du tintement des grelots, des cris joyeux des enfants, des bénédictions des ancêtres, des chants joyeux de l'église et du ciel : *Pax vobis !*



BIBLIOGRAPHIE

Le numéro de janvier, de *L'Art Musical*, de Montréal, vient de nous parvenir. Cette publication d'un extrême intérêt nous arrive avec un sommaire d'une richesse et d'une variété réellement extraordinaires.

Les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, doivent se rappeler le portrait qu'il a publié il y a quelque temps du R. P. Bouchard, cet humble et modeste ouvrier apostolique.

Comme complément à ce portrait nous nous faisons un plaisir d'annoncer à nos lecteurs, que Mgr Henri Têtu, prélat de la maison de Sa Sainteté, procureur de l'archevêché de Québec, vient de publier une *Notice Biographique* du R. P. Bouchard, missionnaire apostolique, ex-aumônier des *Voyageurs Canadiens* au Soudan.

Écrite comme tout ce qui vient du cœur, cette biographie publiée par MM. Kruneau et Pirouac, éditeurs, 46, rue de la Fabrique, Québec, est vendue 50 cents, et aura grandement sa place parmi les amateurs, qui aiment le bien, le beau et le grand.

G.-P. L.

PETITE POSTE EN FAMILLE

Madeleine, Sainte-Madeleine. — Cet article, court et bien tourné, sur l'infortunée *Jeanne Gray*, paraît digne de la faveur de nos lecteurs. Nous le leur soumettrons.

Aïm, Saint-T. — Nous publierons.

Bluet, Ottawa. — Ferons ce que requis.

V. de Prairie, Laprairie. — C'est un peu long, peut-être, cette "fantaisie littéraire." Néanmoins il y a du bon, sauf quelque léger adoucissement ; nous nous efforcerons de lui faire une place. Tant mieux si notre discrétion a rencontré vos vœux, à propos du précédent envoi ! Toutes nos collaboratrices ne nous rendent pas toujours aussi gracieusement le même témoignage... Notre règle de conduite n'en est pas pour cela plus variable.

E. B., Taunton, Mass. — Nous acceptons de publier, à son tour, votre dernier envoi poétique.

Urq. d'Als., Montréal. — A titre d'originalité, nous voulons bien essayer de ce genre. Nous publierons votre monologue.

Marie Aymong, Montréal. — Votre gentil essai est accepté.

Viator, S. — Certainement, nous acceptons, comme toutes vos contributions généralement du reste.

M. J. B., Sault Sainte-Marie. — Cet article-là nous venait de vous même, il y a un an. Si cela vous plaît, nous sommes encore disposés à publier des écrits du même auteur, pourvu qu'ils soient d'une égale valeur.

Ad. H., Montréal. — Nous ferons de notre mieux pour vous donner satisfaction.

L'ÉCRITURE DES AVEUGLES ET LE DUOGRAPHE

Un des premiers et des plus sublimes devoirs d'une association d'individus, d'une société, est de secourir ses membres moins aptes à la lutte pour l'existence, d'entretenir avec soin et de toujours perfectionner l'assistance des malades, des débiles et des infirmes. Répandre notre bienveillance sur les êtres qui souffrent ; adoucir leur douloureuse existence ; grouper ces malheureux condamnés, sans une charitable intervention, au pénible isolement, est-il un but plus noble et plus utile ? Les philanthropes ont compris cette tâche et se sont efforcés généreusement d'adoucir sinon de supprimer cette souffrance physique et morale. C'est de ces efforts toujours persévérants que sont nés les hôpitaux pour les malades, les hospices pour les vieillards et les incurables, les divers instituts pour les infirmes : aveugles, sourds-muets, etc.

Dès le début de ces louables tentatives, la charité humaine ne s'occupait guère que d'assurer aux malades et aux infirmes cette existence matérielle, que, pensait-on, ils ne pouvaient se procurer par un travail quelconque suffisamment rémunérateur.

Mais des philanthropes plus avisés, à la charité plus éclairée, reconnurent que certaines infirmités sont parfois compensées, en quelque sorte équilibrées par une grande habileté, une perfection plus grande de certains sens qui permettraient, par une éducation spéciale, aux infirmes de travailler et de gagner leur vie par certaines occupations appropriées.

Ainsi, au lieu de végéter passivement, ils deviendraient eux aussi des êtres actifs, des travailleurs ; ils cesseraient d'être des inutiles, à charge à la Société, et l'existence de ces malheureux se trouverait donc relevée, au moral, par le travail. Un nouveau progrès s'imposait encore : ajouter à ce travail manuel le travail intellectuel et cérébral ; après l'atelier instituer l'étude. Par ces trois phases passa en particulier l'Assistance des aveugles, qui poursuit depuis sept siècles sa lente mais sûre évolution vers un progrès toujours plus complet.

C'est, en effet, en 1254, au retour de la septième croisade, que saint Louis, dans une généreuse pensée, institua l'hospice des Quinze-Vingts pour mettre les pauvres aveugles de la cité de Paris, nous dit Joinville, le bon chroniqueur de ce temps. En 1460, les onze cardinaux assemblés à Sienne envoient à leur tour à ces

mêmes malheureux aveugles des indulgences nombreuses. Les pouvoirs temporel et spirituel les prenaient sous leur haute protection. Et depuis cette époque, les rois et les puissants par les exemptions d'impôts et franchise, par les dons généreux et les cessions de terre, assurèrent aux aveugles une existence exempte de tout souci matériel. Il serait trop long d'énumérer ici la longue liste de ces bienfaiteurs. Cependant, sous Louis XVI, cette prospérité sembla atteinte d'une façon durable par une malheureuse spéculation entreprise par le cardinal prince de Rohan. Un arrêt plus heureux, paru sous le même règne, réparait heureusement, en partie, le mal causé aux Quinze-Vingts par la précédente opération. Et les aveugles continuèrent à végéter à l'abri de tout souci, grâce aux philanthropes généreux qui les aidèrent de dons abondants.

Leur existence physique se trouvait donc assurée ; ils pouvaient même faire certains travaux manuels, mais au point de vue intellectuel ils restaient dans une fâcheuse inactivité.

Il faut arriver au grand novateur en ces matières, à Valentin Haüy, pour assister à la naissance des aveugles à la vie cérébrale. Valentin Haüy, vers la fin du XVIII^e siècle, fut, peut-on dire, le père intellectuel des aveugles. Il remarqua le premier que les malheureux retirés par leur infirmité de l'existence commune, comme "emmurés" et repliés sur eux-mêmes, possédaient généralement une pénétration, une intelligence subtile, ce que Victor Hugo devait formuler plus tard dans un vers célèbre :

Quand l'œil du corps s'éteint,
L'œil de l'esprit s'allume.

Pourquoi donc, se demande Valentin Haüy, pourquoi ne pas leur donner une éducation, pourquoi ne pas jeter des connaissances humaines dans ces esprits merveilleusement propres à l'attention, à la réflexion ? Mais, pour s'instruire d'une façon efficace, il faut lire, il faut aussi écrire, et ce grand bienfaiteur des aveugles, de déduction en déduction, de perfectionnement en perfectionnement, inventa son système d'écriture, simple ébauche qui fut le point de départ de toute cette intéressante et féconde question de l'écriture des aveugles. Valentin Haüy utilisa cette sensibilité tactile si exquise, si affinée, des aveugles, qui leur permet de différencier au toucher les couleurs et qui remplace en partie pour eux la vision qui leur fait défaut : *E manu lux*, a-t-on pu dire à juste titre.

Haüy prit donc des caractères en relief, semblables à nos caractères d'imprimerie, caractères qu'il rangea dans des cases spéciales. Il apprit aux aveugles à les reconnaître, à les différencier au toucher, à les lire. Et Valentin Haüy fit des livres pour ses protégés, livres aux caractères en saillie ; nous mentionnerons seulement son *Essai sur l'éducation des aveugles*. Il leur apprit aussi à choisir eux-mêmes les caractères dans les cases, à les assembler en mots, en lignes et en phrases comme un compositeur d'imprimerie. L'écriture des aveugles était créée.

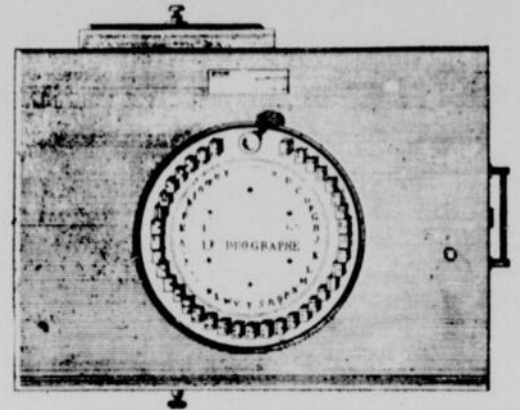


Fig. 2.—Le cadran du duographe et ses touches

Mais cette méthode, quoique remarquable pour une première solution, avait des inconvénients pratiques nombreux, et de nouvelles formules d'écriture furent proposées. Bientôt un aveugle de génie, Louis Braille, en 1829 invente son alphabet en points saillants, alphabet composé uniquement de six points combinés de façons diverses, que les aveugles tracent avec un stylet.

Les aveugles pouvaient donc correspondre entre eux en se servant de cet admirable procédé graphique. "Jusqu'ici, dit M. le commandant Barazer, un de leurs plus compétents historiens, il n'est pas pour les aveugles de système qui puisse rivaliser de facilité, de sûreté, de promptitude pour la lecture et l'écriture avec les caractères conventionnels de Braille."

Et M. Lucien Descaves, dans un article qu'il a donné à la *Revue encyclopédique*, dit avec raison, en parlant de cet écriture, que "rien ne s'approprie mieux aux facultés tactiles des aveugles, à leurs besoins en général et à leur enseignement en particulier."

Malheureusement, ce procédé avait, lui aussi, un grave inconvénient : l'alphabet Braille est en effet purement conventionnel et particulier aux aveugles ; les voyants ne peuvent le comprendre sans éducation spéciale, comme par exemple l'alphabet Morse, d'où impossibilité aux aveugles de communiquer avec les voyants par ce procédé. Il fallait donc trouver un moyen de concilier le procédé Braille, très supérieur aux caractères romains pour les aveugles, avec l'ignorance de cet alphabet dans laquelle sont presque tous les voyants.

Plusieurs inventeurs dévoués aux aveugles cherchèrent donc un moyen pratique de correspondance par écrit entre les uns et les autres. Le bref historique de la question que nous venons de tracer pour la compréhension du sujet montre bien toute l'importance de pareilles recherches en vue de communication entre aveugles et voyants. C'est le but qu'a poursuivi l'inventeur du duographe, M. l'abbé Stolz, aumônier des sœurs aveugles de Saint-Vincent de Paul, et inventeur déjà fécond qui, à ces deux titres, pouvait à merveille réaliser le problème.

Le système qu'il propose est une solution ingénieuse et satisfaisante ; il conserve pour les aveugles les caractères en points de Braille et permet de tracer en même temps pour les voyants les caractères romains correspondants. Les deux écritures sont faites simultanément et régulièrement sans possibilité d'erreur, par l'emploi d'une petite machine à écrire très simple, représentée par nos figures.

L'appareil se compose d'un disque mobile, (fig. 2) autour duquel sont placées et les lettres en points de Braille et les lettres romaines. Il présente la forme d'une boîte plate rectangulaire dont le couvercle sup-



Fig. 1.—La leçon d'écriture. Une jeune aveugle écrivant avec le duographe

porte le disque mobile. Dans l'intérieur de la boîte est placée la tablette (B, fig. 3) destinée à supporter le papier sur lequel se fait l'impression.

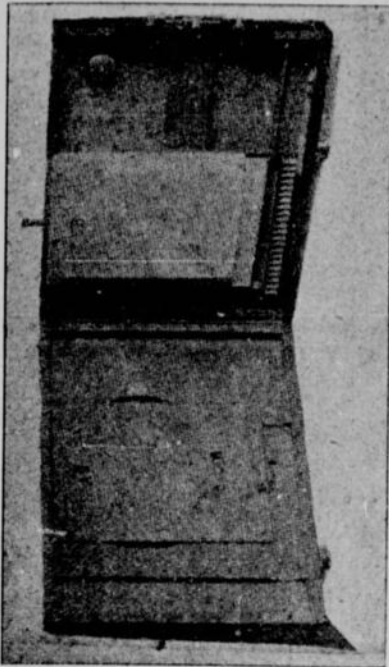


Fig. 3.—Vue intérieure du duographe.

Les caractères que porte le disque sur sa circonférence sont mobiles comme les touches des machines à écrire, ils présentent à leur partie supérieure, sous le doigt de l'aveugle, les points Braille et à la partie inférieure, celle qui est en contact avec le papier, les points Braille et les caractères de l'alphabet.

L'appareil se manœuvre avec la plus grande facilité. Les lettres, qui, toutes, occupent sur le disque la position normale qu'elles doivent avoir sur le papier, sont successivement amenées par la rotation du disque au-dessus d'une petite fenêtre rectangulaire (A, fig. 3) dans laquelle elles s'enfoncent sous le doigt pour atteindre le papier B, gaufrer les lettres et, si on le désire, les teinter en même temps.

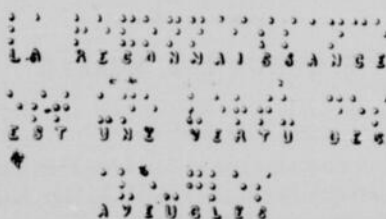


Fig. 4.—Spécimen de la double écriture (points de Braille et caractères romains) obtenue avec le duographe.

A chaque tour du disque nécessaire pour ramener les lettres à leurs places déterminées la planchette avance de la distance régulière qu'exige chaque lettre grâce aux deux roues dentées C et D qui font avancer d'un cran la crémaillère placée en regard, au bas de la planchette. Quand la ligne est achevée, l'aveugle en est averti par une sonnerie du timbre F ; il doit alors, pour assurer la distance entre les lignes, faire monter d'un cran la planchette qui soutient le papier, grâce à une seconde crémaillère placée au-dessous de celle-ci.

L'appareil n'a pas été inventé pour permettre d'écrire rapidement, mais dans le but de permettre aux aveugles et aux voyants de correspondre sans intermédiaire et sans avoir à apprendre un alphabet nouveau pour chacun d'eux.

Cet appareil conserve donc le remarquable procédé d'écriture de Braille. C'était un perfectionnement qui s'imposait et facilitera les relations à distance des aveugles et des voyants.

L'inventeur, l'éminent abbé Stilz, a reçu des aveugles les plus compétents et les plus chaleureux encouragements. Verra-t-il venir le jour désiré par sa philanthropie où, dans l'intérêt de ses protégés, quelque généreux bienfaiteur, en créant l'outillage, relativement peu coûteux d'ailleurs, nécessaire à la fabrication du duographe rendra le service inappréciable aux aveugles de mettre entre les mains d'un grand

nombre d'entre eux, une machine à double écriture, d'un maniement extrêmement simple ?

Quoi qu'il en soit, cette tentative est fort intéressante et sera, sans doute, féconde en résultats ; le procédé graphique proposé par M. l'abbé Stilz complète heureusement la grande et belle œuvre humanitaire des Haüy et des Braille.

GASTON JOUGLA.

LE CURÉ DE VILLAGE ET LE DIABLE

(LÉGENDE GAULOISE)

Un pauvre curé de village, rempli de zèle et de talent, avait entrepris de faire reconstruire la misérable chaumière qui servait d'église à ses ouailles.

Les travaux étaient commencés depuis plusieurs jours, les murs de la nouvelle église étaient à la hauteur convenable, mais le nouvel édifice, comme une nouvelle tour de Babel, devait rester inachevé, non à cause de la confusion des langues, mais parce que l'argent, ce nerf de la guerre, manquait au bon abbé. Celui-ci ne savait comment sortir de ce mauvais pas ; la municipalité se montrant hostile à celui qui, sans réflexion, sans attention, avait entraîné la commune dans des dépenses folles pour une localité pauvre comme l'était la commune de X...

Les habitants des villages voisins, heureux de pouvoir railler les habitants de X..., ne manquaient jamais d'humilier leurs orgueilleux voisins. Tous se moquaient du bon prêtre, même ses ouailles ne lui ménageaient point les quolibets, les railleries blessantes, les moqueries les plus cruelles, les reproches les plus amers. Mais personne ne pensait à délier les cordons de sa bourse pour aider le cher abbé à sortir de l'ornière où son zèle extravagant l'avait engagé. Lorsqu'il s'adressait aux plus riches propriétaires de l'endroit, ceux-ci faisaient la sourde oreille, lui riaient insolamment au nez et le laissaient tout perplexe, tout ahuri et tout confus.

Que ne tenterait-on pas pour sortir de cet état embarrassant ! disait parfois le bon curé. S'il fallait verser tout mon sang, je crois, bon Dieu, que je le donnerais avec joie pourvu que je pusse jouir, ne fut-ce qu'un instant, de la vue de mon grand'œuvre achevée et voir les gais rayons du soleil se jouer à travers les vitraux multicolores, éclairant d'un jour mystérieux le tabernacle de marbre blanc ! Mon Dieu, aidez-moi à sortir de l'embarras où je me trouve !

Mais Dieu restait sourd aux prières de son fidèle et dévoué serviteur. Cependant, ces prières devaient être ferventes, certainement elles devaient partir du cœur !

Un jour que Satan se promenait dans les environs du village de X..., épiait les jeunes hommes et les jeunes filles qui sortaient du bal et cherchant à les faire tomber dans ses embûches pour jouir ensuite de leur douleur et de leurs larmes, il entendit les plaintes du bon abbé. Vite il eut une idée que ne pouvait avoir que le diable, une idée diabolique enfin. Il pensa enlever à Dieu, le cœur, l'âme de ce zélé serviteur !

Modestement il va frapper à la porte du presbytère, et, sans préambule, sans aucun frais d'éloquence, il tient à peu près ce langage :

— Bonjour, monsieur l'abbé, je suis désolé de vous déranger à cette heure tardive, mais comme je crois vous faire plaisir lorsque je vous aurai exposé l'objet de ma visite, je n'ai pas hésité à venir frapper à votre porte.

— Vous ne me dérangez nullement, monsieur Satan, je suis au contraire, heureux de vous voir pour bien faire plus tard votre portrait à mes ouailles. Veuillez donc me dire ce qui me procure l'honneur de vous voir chez moi.

— Voici, reprit le démon, j'ai appris que vous n'aviez plus d'argent pour achever votre belle église, ce n'est guère étonnant, me direz-vous, d'avoir appris une nouvelle que tout le monde connaît.

— Hélas ! reprit le prêtre, je sais que ce n'est pas un secret sur la terre, mais j'étais loin de croire que ceci fût connu en enfer !

— Cela m'est connu, vous le voyez d'ailleurs, mais

comme je suis pressé, je vais laisser toutes ces explications de côté et vous dire franchement ce qui m'amène. Je veux vous aider à achever votre église, je veux même vous fournir tout ce qui vous sera nécessaire pour faire de cette église une merveille d'architecture ; mais vous savez, en ma qualité de Satan, je ne fais pas le bien uniquement pour le plaisir de bien faire ; il me faut une rémunération si modeste qu'elle puisse être, il m'en faut toujours une...

— Je vous écoute, reprit le curé.

— Je vous donne ceci, dit le diable, en montrant une grande bourse remplie de pièces d'or neuves, qui refusait à la lueur du foyer, je vous le donne si vous voulez me promettre, en votre âme et conscience, que la première créature de Dieu qui mettra les pieds dans l'église achevée m'appartiendra pendant l'éternité.

Le prêtre hésitait. Quoi, pour une maudite somme d'argent, il allait risquer la damnation pour la première personne entrant dans son église ! C'était une condition trop inacceptable, aussi était-il très hésitant et restait-il, le front appuyé dans ses mains, silencieux et réfléchi.

Satan, lui, tendait toujours sa bourse, lui disant, d'une voix douce :

— Acceptez ! acceptez ! monsieur le curé, je vous en prie, daignez accepter !

Tout à coup, le visage du prêtre s'illumina d'un sourire, et il dit :

— J'accepte ; la première créature de Dieu qui entrera dans l'église achevée vous appartient en toute propriété.

Bientôt on vit l'église achevée, grâce à l'argent qui ne manquait plus ; ce fut même une merveille architecturale, un bijou d'église qui fait aujourd'hui l'orgueil de toute la contrée.

Le monument achevé, Satan se trouvait, le lendemain, sur le seuil de la porte, prêt à emporter le premier dévot ou la première dévote qui allait venir faire ses dévotions.

La surprise fut grande, lorsqu'il vit s'avancer le curé, seul. Il crut cependant que celui-ci, dans un mouvement de charité, voulait se dévouer pour ses paroissiens et consentait à le suivre dans l'inférieur séjour.

Point du tout, Satan, tout diable qu'il était, n'avait point deviné juste.

Arrivé sur le portail du temple, le curé sort de sous son camail un petit cochon de lait, qu'il envoie rouler dans l'église, d'un violent coup de pied.

Puis, se tournant vers Satan, il lui dit :

— Voilà, la première créature de Dieu qui est entrée dans cette église, comme c'est convenu, tu peux la prendre avec toi, et la croquer avec bon appétit.

Pauvre petit cochon !

Rouge de colère, Satan, se retira lançant un grand cri de haine et de désespoir. A la place où il s'était posté, on voit une fontaine, dont l'eau donne la lèpre aux incrédules qui osent tremper leurs lèvres dans la source cristalline.

Paul Calmet.

Armissan (France), 1897.

RÉCRÉATIONS

ÉTABLIR UN MOULINET SUR UNE BOUTEILLE

On plante une épingle dans l'extrémité d'un bouchon et sur les côtés, des fourchettes ou des couteaux, inclinée de façon à former une sorte de V renversé.

On pose la tête de l'épingle, et tout le système auquel elle tient, sur le bouchon d'une bouteille.

On a créé ainsi un moulinet mobile, et d'un équilibre très stable, puisque le centre de gravité est au-dessous du point de suspension.

On pourra fixer sur le bouchon un objet quelconque : par exemple, une tête de bécasse. Ce long bec tournant lentement produit sur les spectateurs l'effet le plus comique.

CHOPIN

A. M. Arthur Letondal, lauréat du Conservatoire de Bruxelles

Chopin ! quand s'est ouvert le funèbre caveau
Où devra reposer toujours ton front d'artiste,
La Musique a pleuré son amant le plus triste,
L'arbre national son plus tendre rameau.

Prestigieux rival des grands maîtres d'Europe,
Poitrinaire à la fois viril et défai lant,
Tu fus un être unique, et le cœur d'un vaillant
Batait robustement sous ta frêle enveloppe.

Aux plus grandes douleurs sachant te résigner,
Tu te montrais pourtant irascible et morose,
Et quelqu'un nous a dit que le pli d'une rose
Pouvait meurtrir ton cœur et le faire saigner.

Et sitôt que l'on fait résonner ta musique,
Sitôt que l'on entend tes accords palpiter,
On croit ouïr ton âme en sanglots éclater,
O virtuose étrange ! ô sublime phisique !

Même quand ton génie, oubliant ses douleurs,
Dans les notes veut faire étinceler le rire,
Sous tes doigts décharnés le piano soupire,
Et tes scherzos légers semblent mouillés de pleurs.

Notre esprit s'épouvante et s'emplit de ténèbres
En sondant de ton cœur le gouffre palpitant,
Et sur tes masurkas, si folâtres pourtant,
Vollige l'écho sourd de tes marches funèbres.

Mais, parmi les sanglots du grand flot musical
Qui rend les fronts songeurs et les cœurs taciturnes,
A travers les accords plaintifs de tes nocturnes,
On distingue toujours le fier accent natal.

L'âme de la Pologne en toi devait survivre ;
Aussi, dans ta Berceuse au murmure idéal
Il nous semble écouter le souffle boréal
Et le balancement des sapins blancs de givre.

Patriote toujours sublime de fierté,
Tu chantes ta patrie, et ta moindre ballade
Évoque les douleurs d'une race malade
Qui marche vers la mort ou vers la liberté.

Tu chantes ta patrie en des accents suaves,
Et pendant que les sons ruissellent sous tes mains,
La douce mélodie entre ses bras divins
Emporte tous les cœurs vers la terre des Slaves.

La vague de tes chants se déroule à plein bord,
Et tu fais palpiter cette onde mélodique
Comme à travers la brume épave et mélancolique
Qui flotte sur les eaux de l'océan du Nord.

L'esprit toujours hanté d'indiscibles délires,
Tu fais palir les fronts, épanouir les cœurs ;
Tu sais entremêler dans tes accents vainqueurs
De l'ombre et des rayons, des pleurs et des sourires.

Pleins de soupirs d'amour, de longs cris affolés,
Tes airs versent en nous l'ivresse et les alarmes,
Et toi seul dans des chants a mis assez de larmes
Pour pleurer sur les morts et sur les exilés.

Non, divin maestro, jamais muse attendrie
Ne peut comme la tienne exprimer les sanglots,
Rendre les cris de l'âme et chanter les héros ;
Nul ne sait mieux que toi célébrer ta patrie.

Aussi, quand s'est ouvert le funèbre caveau
Où devra reposer toujours ton front d'artiste,
La Musique a pleuré son amant le plus triste,
L'arbre national son plus noble rameau.



LA SOCIÉTÉ CANADIENNE DE PARIS

(Voir gravures)

C'est vers le milieu du mois d'août, de l'année, dernière, qu'il fut question de la fondation de la "Société Canadienne de Paris."

Un soir qu'une quinzaine de Canadiens veillaient chez le Dr Henri Lasnier, le Dr J. A. Saint-Denis et M. L.-N. Carrier, régistrateur de Lévis, proposèrent la fondation de la société, ce qui fut accepté. Plusieurs



S. Genest Eug. Belleau L.-A. Desrosiers
C.-C. Rogers L. D'Auray A.-M. Lafontaine Nap. Mathé Nap. Bureau Capt. Aumond A. Côté

LA GUIGNOLEE A LA COTE-DE-SABLE, VILLE D'OTTAWA, 31 DÉCEMBRE 1896 — LE GROUPE DES CHANTEURS

élections faites ce soir là, n'ayant pas contenté les absents, ces élections furent annulées et c'est à la réunion du 9 septembre, tenue au bureau du gouvernement canadien, que la "Société Canadienne de Paris" fut réellement fondée.

Les Canadiens présents à la réunion du 9 septembre décidèrent de convoquer une assemblée générale de tous les compatriotes, pour le samedi 17 septembre au café Fleurus.

L'assemblée du 17 septembre qui était nombreuse, fut un peu orageuse. Quatre ou cinq mécontents voulurent entraver le désir de la majorité de faire des élections, alors il fut convenu, de part et d'autre, de nommer un président et un secrétaire pour la réunion de ce soir là.

Le Dr A.-M. Petit, fut élu président, et M. Arthur Brunet, secrétaire.

Le président fit un magnifique discours, très sensé et demanda aux Canadiens de s'unir dans un même sentiment national pour la réussite de leur déjà belle "Société Canadienne de Paris." Il proposa lui-même de procéder à l'élection d'un bureau composé d'un président, d'un vice-président et d'un secrétaire-trésorier.

Cette proposition adoptée, les candidats suivants furent élus :

Président, Rodolphe Brunet ; vice-président, Dr J.-A. Saint-Denis ; secrétaire-trésorier, Dr E. Roy.

La soirée se termina en santés bues au nouveaux dignitaires, et joyeusement on se sépara.

La "Société Canadienne de Paris" était définitivement fondée.

Voici la liste des membres actifs de la société ; c'est la liste du registre :

Sa Grandeur Mgr Gravel, de Nicolet ; l'abbé Thibaudier, vicaire-général, de Nicolet ; les abbés J.-B. Houle, de Paris ; Gagné, de Saint-Ferdinand d'Halifax ; Lefebvre, de Sherbrooke ; Bellemare, de Sainte-Genève de Batiscan ; A. Ferland, de Montréal, et N. Guimond, d'Ottawa ; MM. L.-N. Carrier, de Lévis ; E.-G. Phaneuf et Dr A.-W. Petit, de Nashua ; Ludger Poisson, de New-Bedford ; Wilfrid Larose, de Montréal ; Raoul Barré, Pierre Baro, L.-G. Bacon, Paul Bliss, Arthur Brunet, Rodolphe Brunet, Alex. Bolté, Z. Clément, Jules Colas, Dr J.-A. Saint-Denis, A. Desloges, Dr L. Gauthier, E. Girard, Dr E. Lecavelier, Dr C.-A. Prévost, Dr E. Roy, Dr A. Rousseau et Alph. Raby.

Ainsi qu'on le voit, nous publions aujourd'hui un

groupe de membres de la "Société Canadienne de Paris."

On nous apprend aussi que, voulant dignement fêter le premier de l'An, la société donna un grand banquet, qui a réuni tous ses membres dans la même pensée—pensée patriotique et joyeuse.

Que cette vaillante association continue, qu'elle donne des banquets, des fêtes, et qu'elle réunisse toujours les vrais Canadiens qui aiment à causer de la patrie lointaine.

S. G. MGR L.-Z. MOREAU

SON JUBILÉ SACERDOTAL

Il y a eu cinquante ans en décembre 1896 que le vénérable évêque de Saint-Hyacinthe, Mgr Louis Zéphirin Moreau recevait l'onction sacerdotale. Afin de faire coïncider cette belle fête jubilaire avec le 21^e anniversaire de sa consécration épiscopale, on a décidé de retarder la célébration au 21 janvier courant.

Par contre, c'est une fête grandiose que les citoyens de Saint-Hyacinthe, de concert avec le clergé diocésain, avaient organisée pour leur pasteur révérend. Dans sa grande modestie, Mgr Moreau a prié qu'on s'abstint de toute manifestation extérieure, à cause du deuil de la province ecclésiastique de Montréal, veuve de son métropolitain depuis moins d'un mois.

Toute la célébration se réduira donc aux réjouissances intimes, à l'évêché de Saint-Hyacinthe et dans les principales institutions catholiques de cette ville épiscopale. Ce jubilé n'en sera pas moins brillant : la présence de plusieurs évêques et d'un grand nombre de prêtres devant en rehausser l'éclat.

Le portrait que nous publions en première page est un fac-simulé précis, gravure et légende, du souvenir de ce jubilé, lequel a été répandu à des milliers d'exemplaires, parmi les ouailles de Mgr Moreau.

De toutes les paroisses du diocèse de Saint-Hyacinthe et de partout, car Mgr Moreau compte de nombreux amis, affluent depuis plusieurs semaines les offrandes et les félicitations.

Daigne le vénéré prélat permettre que le MONDE ILLUSTRÉ, de Montréal, y vienne ajouter le modeste tribut de ses félicitations respectueuses et de ses vœux sincères :

Ad multos annos !

J. ST.-E.

MERCİ

A l'ami mystérieux qui m'a causé, hier, une si délicate surprise, j'envoie un merci reconnaissant.

Les fleurettes ont bien un peu souffert dans le voyage ; mais, par contre, les vers gracieux, les accompagnant me sont arrivés tout parfumés et pétillants de fraîcheur...

Quel dommage, vraiment, que tant d'amabilité doive avoir ce cruel effet de mettre à la torture la curiosité d'une femme !... Car, ou vous avez trop présumé de la perspicacité d'une humble barbouilleuse de papier, ou vous lui faites l'honneur de la croire quelque peu sorcière !...

En tous cas, la galanterie et la discrétion étant des défauts communs à un grand nombre d'hommes, elles n'a pu s'orienter sur de si vagues indices et pour vous atteindre — puisque vous refusez de vous démasquer — elle se voit forcée de jeter aux quatre vents du ciel les expressions de sa gratitude.

Mais vous, beau ténébreux, avez vous donc à votre service quelque génie complaisant vous dévoilant, au gré de votre caprice, ce que vous appelez si gentiment la multipersonnalité des gens ?...

Aimée Patrie

LA GUIGNOLÉE

(Voir gravure)

Un comité de citoyens charitables, d'Ottawa, sous la présidence du curé du Sacré-Cœur, a réveillé avec succès, ces années dernières, la coutume de chanter la guignolée pour recueillir des offrandes destinées aux orphelins de l'asile Saint-Joseph. Le 31 décembre dernier, dans la seule paroisse de la Côte-de-Sable, ils ont reçu près de deux mille livres pesant de viande et soixante dollars en argent.

Le groupe de chanteurs est suivi d'une voiture pavoisée et illuminée de lanternes vénitiennes, dans laquelle sont déposées les provisions offertes pour les familles qui ouvrent leurs portes aux *guignoleux*. Ceux-ci sont habillés "en hiver," au goût d'un chacun, mais ils ont uniformité de longues barbes blanches qui les rendent méconnaissables, bien que tout le monde sache leurs noms, car ce sont les meilleurs chanteurs et musiciens de la ville.

En arrivant au seuil d'une maison où toute la famille les attend — les enfants surtout — avec curiosité, la troupe salue et entonne sur un air ancien :

Bonjour le maître et la maîtresse
Et tous les gens de la maison !
Nous avons fait la promesse
De venir vous voir une fois l'an.

Il y a vingt couplets de cette facture, de sorte que le chef en choisit ordinairement deux ou trois qui conviennent le mieux à la famille sérénadée. Une fois les cadeaux mis dans la voiture, on chante ce seul vers tout en accord :

Nous reviendrons l'année qui vient !

et en route ! accompagnés des enfants et des curieux du voisinage.

La photographie que nous reproduisons ne représente que dix chanteurs, sur seize qu'ils étaient le 31 décembre au soir.

La guignolée a des origines qui remontent à trois mille ans au moins. Lorsque César envahit la Gaule, il y a dix-neuf cents ans, la cérémonie religieuse du *gui* (*ghi* en langue celtique), la veille du Jour de l'An, était la plus grande fête du pays et l'endroit où on la célébrait avec le plus de pompe, est précisément la contrée de Chartres et de Dreux, berceau des premiers Canadiens.

Les sottises sont faites pour que les hommes d'esprit les réparent. — Conte de SAINT-AULAIRE.

A LA MÉMOIRE

DES SEPT SŒURS VICTIMES DE L'INCENDIE DE ROBERVAL
A Mme Jean, Manitoba.

Le cri d'alarme a retenti, répercuté par l'écho qui redit au loin l'appel sinistre "au feu." La cloche fait entendre un son, tout à la fois déchirant comme un cri de frayeur, triste comme la plainte d'un mourant, lugubre comme un glas funèbre.

L'incendie illumine de ses clartés les dernières ombres de la nuit. De toute part on fuit ; mais de même qu'une sentinelle à son poste d'honneur, ainsi que des soldats sur le champ de bataille, les religieuses sont là, luttant contre l'élément destructeur, bravant le danger pour sauver les jeunes filles confiées à leur garde. Sublimes de dévouement, les unes après avoir échappé au péril, se précipitent de nouveau dans la fournaise ardente afin de délivrer leurs compagnes... Cette fois, elle ne sortiront plus, les flammes garderont leurs proies. Qui nous dira jamais le mystère de cette terrible agonie, la dernière pensée de ces martyrs, leur dernier "adieu" ! Ce ne sont plus les grilles d'un cloître qui les séparent des êtres chers à leurs cœurs. Une muraille de feu les entoure : muraille infranchissable et que rien n'abaissera. Oh ! dans cette minute suprême, quelle incommensurable douleur dut broyer leurs cœurs ! qu'il dut être grand le sacrifice de ces malheureuses victimes ! comme il dut sortir avec effort de leurs lèvres brûlantes le "Fiat," ce grand mot appris aux hommes par un Dieu crucifié !...

Le désastre est maintenant accompli. Sept sœurs ont manqué à l'appel. Leurs restes calcinés reposent dans un même tombeau. Là-haut aussi elles sont réunies. Que ceux qui versent des larmes sur leur tombeau lèvent les yeux, qu'ils regardent le Ciel : c'est là que s'est terminé dans la joie, ce drame poignant commencé dans la douleur. C'est là qu'elles ont été cueillir la palme due aux vainqueurs dans la grande armée chrétienne.

ANGÉLINE.

LA GUERRE DE CUBA

On se rappelle le bruit fait par les Cubains et les Américains au sujet de la mort du général des insurgés



LE GÉN. WEYLER, DE L'ARMÉE ESPAGNOLE

Maceo. D'après les premières nouvelles, le général Maceo avait été attiré dans un guet-apens, grâce à la complicité de son docteur ; les Espagnols l'avaient fusillé à bout portant.

Le général Weyler, commandant l'armée espagnole, protesta contre cette version : puis, vinrent des renseignements tellement contradictoires, qu'en fin de compte, le général Maceo ne serait pas du tout tué, et même se rétablirait de ses nombreuses blessures.

Les Etats-Unis pensèrent déclarer la guerre à l'Espagne à la suite de la prétendue mort de Maceo.

Comment tout cela se terminera-t-il ?... Dieu seul le sait !



LE GÉN. MACEO, DE L'ARMÉE CUBAINE

Il est certain que l'Espagne et les Etats-Unis arment des navires avec une fiévreuse activité ; les usines vomissent des torrents de fumée noire... en attendant que les bronzes vomissent le feu et la mort sur les plaines liquides où, sans doute, les deux peuples se mesureront.

Pourquoi cette fureur, cette rage de destruction ?... Nous publions aujourd'hui les portraits tout d'actualité des deux généraux ennemis : Weyler pour l'Espagne, Maceo pour Cuba. — F. PICARD.

LA MODE MODESTE

Les manchons étant indispensables en hiver, et la vraie fourrure n'étant pas à la portée de toutes les bourses, les personnes adroites peuvent très bien se confectionner des manchons chauds et gracieux, en étoffe semblable à leur collet, agrémentés au milieu d'un bouquet de violettes ou d'un piquet de roses, à la condition que leur étoffe, drap, velours, ou broché soit gentiment chiffonnée et disposée à recevoir un bouquet.

AUTOUR DE LA CUISINE

Saucisses aux pommes. — Faites cuire, dans un quart de saindoux, une livre de saucisses plates ; retirez-les dès qu'elles seront bien rissolées, remplacez-les par de rondelles de pommes (pelées), en ayant soin de remuer souvent. Salez peu, poivrez d'après le goût. Quand les pommes seront presque cuites, remettez vos saucisses, que vous serviez en rond sur cette compote. On emploie quatre à cinq livres de pommes pour une livre de saucisses.

Il faut porter la croix comme un trésor : c'est par elle que nous sommes rendus dignes de Dieu et conformes à son Fils. — FÉNELON.



1. Dr C.-A. Prévost. 2. E. Girard. 3. R. Barré. 4. J. Colas. 5. M. L.-E. Bacon. 6. M. Z. Clément. 7. Dr L. Gauthier. 8. A. Raby. 9. W. Larose. 10. L'abbé J.-B. Houle. 11. L'abbé A. Ferland. 12. Dr E. LeCavalier. 13. P. Baro. 14. A. Bolte. 15. Dr E. Roy, sec.-trés. 16. A. Brunet, sec. de la 1ère ass. 17. L'abbé Thibaudier, du diocèse de Nicolet. 18. Dr J.-A. Saint-Denis, v.p. de la S. C. de P. 19. S.G. Mgr Gravel, évêque de Nicolet. 20. R. Brunet, prés. S. C. de P. 21. Dr A.-W. Petit, prés. de la 1re ass. de la S. C. de P.

GRUPE DE MEMBRES DE LA "SOCIETE CANADIENNE DE PARIS"—Photo Boscher, 12 rue Miromesnil, Paris

AUX ENFANTS

Je vous disais récemment, mes petits enfants, qu'un journal de famille doit s'occuper un peu spécialement de vous. Je sais bien, mes chéris, que cela plaira à vos excellents parents.

Et voyez : voici que LE MONDE ILLUSTRÉ vous consacre aujourd'hui un bel espace. Vous allez bien l'aimer, cet ami de tous, qui est le journal ? Il s'efforcera, croyez-le bien, de vous intéresser, de vous instruire, de telle façon que personne n'ait à rougir de vous ou rien à reprocher à votre journal. Il vous montrera que l'enfant bien élevé, soumis à ses bons parents, compatissants pour ceux qui souffrent, est béni du bon Dieu et estimé de tout le monde.

F. PICARD.

JARDIN DES ENFANTS

DES GOÛTS ET DES COULEURS...

(Voir gravure)

Nina a un ami.

On est heureux d'avoir un ami !

L'ami de Nina est le gros lapin noir qui s'appelle Jeannot, qui a deux beaux yeux brillants, deux oreilles très longues et une petite queue très courte et relevée.

Nina partage souvent son déjeuner avec Jeannot.

Elle veut aussi partager avec lui le plaisir qu'elle a à regarder les images.

C'est très amusant de regarder les images, n'est-ce pas ?

Eh bien, ça ne paraît pas du tout être du goût de Jeannot.

Il aimerait bien mieux flairer une touffe de thym ou grignoter une carotte.

Des goûts et des couleurs, il ne faut pas disputer.

TANTE NICOLE.

LES BONS ENFANTS

Il n'est pas rare d'entendre quelquefois des enfants dire qu'ils aimeraient à faire du bien à leurs semblables et qu'ils regrettent de ne pas être riches pour satisfaire ce désir.

Point n'est besoin d'être riches, petits amis, pour obliger autrui, et mille moyens de faire du bien se trouvent à votre portée, sans bourse délier ; écoutez seulement deux exemples :

Deux petits garçons allaient à l'école à la ville voisine, et avaient un assez long chemin à parcourir car tout le monde n'a pas le bonheur de demeurer près de l'école. En chemin ils arrivèrent près d'une pauvre vieille qui portait à la ville un lourd panier plein de poires.

La pauvre femme avait un fardeau trop lourd pour ses forces ; elle posait son panier à terre tous les dix pas et paraissait exténuée. Nos deux écoliers s'approchèrent poliment et offrirent de porter son panier jusqu'à la ville ; et, sans attendre la réponse de la vieille femme, ils prirent le panier chacun par un côté de l'anse et avancèrent allègrement, changeant de main quand ils étaient fatigués.

Ils portèrent les poires jusque sur la place du marché où se rendait la pauvre vieille, et, arrivés à destination, ils se sauvèrent sans vouloir même accepter quelques fruits que la bonne femme leur offrait avec des larmes de reconnaissance. Nos deux gamins étaient largement récompensés par le plaisir qu'ils éprouvaient d'avoir rendu service à une pauvre vieille.

Dites-moi, petits lecteurs, avaient-ils débrouillé quelque chose ?

Une petite fille de ma connaissance, à son retour de l'école, monte chez une voisine malade et pauvre, qui n'est secourue et soignée que par des voisins pauvres comme elle. La brave fillette s'enquiert des besoins de la malade, arrange son feu, redescend faire quel-

ques commissions urgentes et, quand tout cela est fait, elle s'assoit près du lit de la malade, lui lit le journal ou quelque livre prêté par les voisins, et l'enfant charitable fait ainsi une bonne action sans bourse délier.

F. GUILLOUET.

MAXIMES EN ACTION

LE RAPPORTEUR

Paul copie un devoir en classe sur un autre.

Un voisin s'en va le dire à l'instituteur.

Qui renvoie à son banc, tout sot, le bon apôtre.

On n'estime jamais un enfant rapporteur.

ACHILLE DEUM.

LES CHARBONS DE FEU

Joseph avait un joli bateau que son oncle lui avait donné, et avec lequel il s'amusa beaucoup sur la mare.

Un jour qu'il l'avait laissé, il le retrouva tout brisé, les voiles arrachées, les mâts tordus et un grand trou dans la coque.

Il entra dans une furieuse colère.

— C'est Frédéric, dit-il, qui a fait cela, parce que je ne l'ai pas invité à jouer avec moi, mais je me vengerai !

Son oncle, le voyant si irrité, lui demanda ce qu'il avait.

L'enfant le lui raconta : " Je me vengerai," répéta-t-il.

— Que pourrions-nous imaginer pour le punir, dit l'oncle. Si tu lui mettais des charbons de feu sur la tête.

Comment ! le brûler ? dit Joseph avec effroi.

Son oncle sourit.

— Si ton ennemi a faim, donne-lui à manger, s'il a soif, donne-lui à boire, et ainsi tu amasseras des charbons de feu sur sa tête. C'est-à-dire, rends le bien pour le mal, c'est la meilleure punition.

Pendant que son oncle parlait, la figure de Joseph était devenue très longue.

— Ce n'est pas une punition cela ! dit-il.

— Essaie toujours, fit l'oncle.

Joseph poussa un gros soupir.

— Eh bien, dites-moi un bon charbon qu'on puisse mettre sur la tête de Frédéric.

— Tu sais, dit l'oncle, que Frédéric est très pauvre, qu'il ne peut pas acheter de livres, et qu'il les aime beaucoup. Mais je veux te laisser trouver toi-même ton charbon.

Et il laissa Joseph pensif.

Peu après, celui-ci vit venir Frédéric qui allait à la ville voisine vendre du lait et des œufs. En apercevant Joseph, il voulut s'en aller ; mais Joseph alla à lui et d'un air aimable :

— Frédéric, lui dit-il, as-tu du temps pour lire maintenant ?

— J'ai du temps quand mon ouvrage est fini, mais je n'ai pas de livres.

— Aimerais-tu lire mon livre de voyages ?

Les yeux de Frédéric brillèrent.

— Oh ! oui, dit-il, j'en aurai bien soin.

— Eh bien, je te le prêterai, celui-là et d'autres, si tu veux. Je voulais, ajouta-t-il, te demander de m'aider à lancer à la mer mon nouveau bateau, mais quelqu'un a brisé les mâts, déchiré les voiles et fait un grand trou dans la coque. Sais-tu qui ce peut être ?

Frédéric laissa tomber sa tête sur sa poitrine, puis avec un grand effort :

— C'est moi qui l'ai fait, dit-il, mais j'en ai bien du regret. Quand vous m'avez offert vos livres, vous ne saviez pas ce qui en était, n'est-ce pas ?

— Si.

— Et cependant...

Il ne put continuer.

Quand les amis de Joseph vinrent pour lancer le bateau, ils trouvèrent Frédéric travaillant à le réparer. Il offrit à Joseph un beau drapeau, qu'il avait acheté sur ses économies, et le reste de la journée se passa joyeusement.

Joseph remercia vivement son oncle du conseil qu'il lui avait donné, et qui, au lieu de lui faire pour toujours un ennemi irréconciliable, lui avait donné un ami.

ADAPTATION.

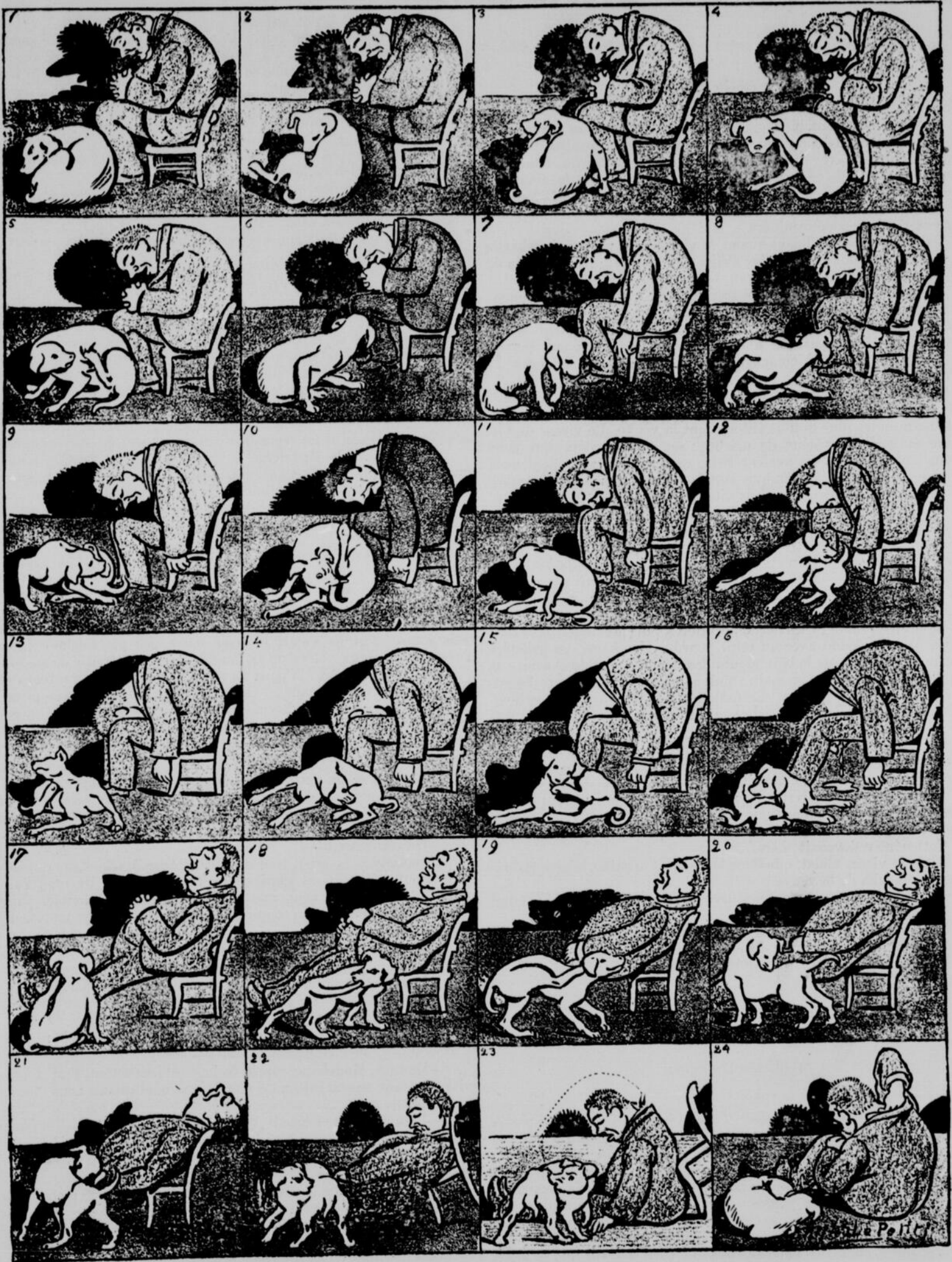
THÉÂTRES

The charity ball, cette pièce tant désirée est représentée cette semaine au Théâtre Français, et il va sans dire qu'elle est la meilleure production du genre qui ait paru sur la scène, cette année. En premier lieu, il est bon de dire que la pièce a été écrite par MM. Belasco et DeMille, les mêmes auteurs qui ont fait la pièce intitulée, *The men and women*, qui a remporté tant de succès ici, au commencement de la saison théâtrale. Mlle Beryl Hope, qui souffrait d'un violent mal de gorge est maintenant parfaitement rétablie, et une nouvelle actrice a été ajoutée à la troupe dans la personne de Mlle Ruth Macaulay, autrefois principale actrice de Mme Rhéa. Elle est jeune et d'une rare beauté.

When London sleeps est le titre du mélodrame qui obtiendra un immense succès au Théâtre Royal. L'auteur, M. Chs Darrell, l'a vendu très cher à M. J. H. Wallick, qui lui a fait parcourir toutes les grandes villes américaines, récoltant partout les félicitations les plus chaleureuses des vrais amateurs de théâtre.

Quatre actes et onze scènes pendant lesquels l'intérêt ne languit pas un instant. La mise en scène est superbe. En un mot, tout est attrayant dans cette belle pièce, et il est certain qu'il y aura salle comble tous les soirs.

Extrait du *Saint-Nicolas*



LA PUCE, croquis cinématographiques, par Alfred LePetit

LA VEUVE DU GARDE

(Suite)

Georges et Vincent, bien qu'ils ignorassent ce que c'est que la mort éprouvaient cependant un effroi plus grand qu'ils n'auraient pu l'exprimer. Tantôt ils croyaient leur père bien malade ; tantôt, entendant vaguement parler de départ, ils se demandaient s'ils ne devaient pas le quitter pour toujours. Peut-être allait-il vers des régions inconnues pays de l'infini et du vague dont les habitants ne prenaient point pour eux de formes déterminées.

Catherine les habilla, et quand le vieux prêtre vint chercher le corps, toute la famille de la mère Pélican se trouvait groupée près de la bière couverte d'un drap noir.

Les gens du pays, afin d'honorer l'homme qui venait de mourir dans l'exercice d'un devoir, tinrent à conduire Jean Tournil à sa dernière demeure. Les gendarmes, le garde champêtre, étaient là ; le mari de Catherine avait été soldat ; il avait prêté serment comme eux ; c'était un frère, un compagnon, dans le groupe des défenseurs de l'ordre.

Derrière le cercueil marchait Catherine, sa fille dans les bras ; Lucie tournait l'angle de son tablier de deuil ; les jumeaux se tenaient par la main, et les plus grands entouraient la veuve. Le visage de Catherine était d'une pâleur de marbre ; ses grands yeux, qui jadis rayonnaient de tendresse, avaient pris une expression de douleur si profonde, qu'on sentait bien que jamais elle ne pourrait se consoler. Mais elle ne pleurait pas ; on l'eût dite presque calme.

Le cortège suivait une route sinueuse, montant entre des haies sèches ; la croix d'argent étincelait sous les rayons clairs d'un soleil d'hiver, et la voix du prêtre montait, chantant les psaumes de la délivrance. A l'entrée du cimetière se tenait le fossoyeur, la bêche en main. Il comptait soixante-dix-sept ans, et avait enterré bon nombre de gens du village ; le père de Jean avait été son voisin, il l'aimait comme un fils. On se rangea autour de la fosse.

Le prêtre prononça les dernières prières, puis le cercueil descendit dans la fosse profonde, avec un bruit sourd. Une à une, les pelletées de terre tombèrent sur le bois, ajoutant à l'oppression de chacun ; le goupillon passa de main en main ; puis le prêtre, le chantre et les enfants de chœur s'éloignèrent. La foule se dispersa lentement, et bientôt il ne resta plus dans le funèbre enclos que la veuve et les orphelins.

Dans un coin, masqué par un bouquet d'ifs, le vieux garde champêtre se tenait immobile, attendant le moment où Catherine quitterait à son tour la tombe où elle venait d'ensevelir la moitié de son cœur.

Elle fût sans doute restée là bien longtemps, des heures, puis des heures, perdue dans l'amertume de ses regrets ; mais le nourrisson pleura dans ses bras, et subitement elle se leva.

Catherine redevenait mère.

Alors le vieux soldat, que dans le pays on appelait le père Sabretache, s'approcha de la veuve :

— Catherine, dit-il, n'oubliez pas que cet honnête homme doit être vengé.

Elle serra la main de Sabretache avec énergie.

— Vous m'avez comprise, dit-elle, merci !

Et, suivie des enfants, elle quitta le cimetière.

V

MÈRE DOULOUREUSE

La justice ne s'y trompa pas. Un seul homme fut désigné par la clameur populaire comme l'assassin du garde-chasse. Aussi, dès que le juge d'instruction et le commissaire de police eurent rempli la mission qui les appelait près de la victime, se hâtèrent-ils de se rendre à la demeure de celui qu'on supposait être le meurtrier. Sa demeure ?

En avait-il une, ce vagabond, ce braconnier vivant dans les taillis, à la façon des loups, se creusant des tanières comme les bêtes fauves, en rupture de ban avec la société, la loi et la famille ? Les soixante-cinq grands bois noirs le voyaient plus souvent que sa mère. Quelquefois, la nuit, à l'heure des hiboux, il poussait la porte de la maisonnette, et, à la clarté d'une chandelle fumeuse, il s'asseyait près

de lâtre, semblable aux âmes souffrantes revenant visiter les lieux où elles vécurent. Madeleine le trouvait là, en se levant, déguenillé, hideux. Avec un geste de joie folle, elle lui jetait ses bras autour du cou :

— Mon enfant ! mon enfant !

Elle ne trouvait que cela. Dans sa bonté infinie, elle oubliait qu'il était un être hors la loi, choisissant les sentiers mauvais de la vie et courant à l'abîme ; elle se rappelait seulement qu'il lui tenait par toutes les fibres de l'âme.

Elle ne le questionnait pas ; à quoi bon ? Ses ivresses, ses veilles, ses fautes se lisaient sur son visage. Madeleine s'empressait seulement de chercher du linge blanc, de raccommodez la blouse, la veste déchirée, de mettre un peu d'ordre dans le costume délabré du malheureux. Elle se gardait bien de laver ses vêtements à la rivière, où elle aurait eu à subir les cruelles questions des femmes du village. Chez elle, grâce à l'eau de pluie qu'elle gardait, Madeleine savonnait, puis elle repassait et reprisait, sans hâte, par exemple. Elle n'avait garde ! Tant qu'elle travaillait, son fils restait là, silencieux la plupart du temps.

A force de vivre seul, il était devenu taciturne ; mais pendant que la vieille mère tirait l'aiguille Mathieu la regardait. Sur son visage pâle, couvert de rides profondes et minces comme des coupures, il lisait, ainsi que dans un livre vivant, chacune des peines qu'il lui avait causées. Il se rappelait alors quelle douleur blanchir les cheveux de sa mère, quel désespoir creusa sur ses joues ce long sillon de larmes. Il savait pourquoi elle tenait maintenant sa tête baissée, elle qui, jadis, quand elle avait le droit d'être fière d'un honnête mari et d'un petit enfant, la portait si haut ! Le cœur de pierre s'amolissait, un étranglement subit prenait Mathieu à la gorge, et si en ce moment la mère lui parlait, il lui répondait d'une voix sourde, entrecoupée.

Plus d'une fois, Madeleine, devinant ce qui se passait dans son âme, tenta de profiter de cet attendrissement passager afin de l'amener au repentir ; mais elle comprenait vite qu'elle s'était trompée. Le visage de Mathieu reprenait son expression farouche, et il quittait la maison où, durant quelques minutes, sa mère avait eu l'espoir de le garder.

Les visites du braconnier se faisaient de plus en plus rares, et trois semaines s'étaient écoulées depuis que, pour la dernière fois, il franchit le seuil de la veuve, quand la vindicte publique l'accusa de l'assassinat de Jean Tournil.

Mathieu, prise d'une grosse fièvre, gardait la chambre depuis trois jours. Nul ne s'était informé d'elle, pas un voisin obligeant n'avait frappé aux volets de sa fenêtre pour s'enquérir de sa santé.

Elle ignorait tout : la mort du garde et l'accusation portée contre son enfant. Assise devant la fenêtre, tenant à la main une pièce de linge qu'elle reprisait, Madeleine entendit lever le loquet de sa porte avant d'avoir vu venir les visiteurs. Pendant que les magistrats entraient chez elle, les gendarmes et le garde champêtre se plaçaient devant la porte de la maisonnette.

En présence de cette vieille femme, dont nul ne suspectait la probité et la vertu, les magistrats se sentirent pris de pitié. Sans lui apprendre dans quel but ils demandaient à voir Mathieu, il se bornèrent à lui dire :

— Où est votre fils ?

L'inquiétude la saisit tout de suite. Avec Mathieu, ne devait-on pas toujours être sur ses gardes ? Qu'avait-il fait ? De quoi l'accusait-on encore ? Mais, avec une finesse de paysanne, doublée par ses angoisses maternelles, elle comprit qu'elle devait affecter une sécurité absolue.

— Mathieu n'est pas ici, répondit-elle ; il est bûcheron, et quand l'ouvrage presse, et que la bande des travailleurs est nombreuse, on reste à l'endroit où se fait la coupe. Si vous voulez, je l'enverrai chercher par un petit gars du pays.

— Indiquez-nous plutôt où il se trouve.

— Les bois sont grands, fit-elle, je suis vieille, et je vais rarement le trouver... mes jambes sont trop faibles...

— Ecoutez, Madeleine, reprit le juge d'instruction, c'est tout de suite, que nous avons besoin de voir Mathieu, et quand nous devrions battre tout le pays...

— J'ignore de quel côté il bûcheronne, répondit la vieille femme.

— Ignorez-vous aussi que Jean Tournil a été assassiné ?

Il fallut à Madeleine un violent effort de volonté pour étouffer le cri qui lui monta aux lèvres.

— Non, non, je ne le savais pas, messieurs, et je ne mens jamais, jamais. Pourquoi cherchez-vous Mathieu ? Sans doute vous vous croyez dans votre droit, mais il est absent, je vous le jure !

— Vous nous obligerez à fouiller la maison...

— Faites, messieurs, dit-elle.

Sa faiblesse était si grande, qu'il lui fut impossible de quitter sa chaise de paille. Les gendarmes, appelés d'un signe, commencèrent une visite domiciliaire. Au moment où les magistrats pénétrèrent dans une pièce étroite dont la porte donnait sur la salle commune, un

bruit léger se fit entendre au-dessus de la tête de Madeleine, puis, encadrée dans le judas ménagé dans le plancher du grenier, apparut la figure livide de Mathieu.

Madeleine porta les deux mains à sa poitrine, et fut sur le point de s'évanouir ; mais le regard de son fils la suppliait avec une telle insistance de demeurer courageuse, qu'elle s'efforça de garder son sang-froid.

Une seconde plus tard, les magistrats rentraient dans la salle.

—Vous avez une cave ? demanda l'un d'eux.

—Un cellier dont voici la clef.

Même résultat. Il ne restait plus que le grenier.

—Comment y parvient-on ? demanda le juge d'instruction.

—Par le dehors, Monsieur ; on appuie une échelle contre la muraille, et on ouvre les battants de bois brun. Excusez-moi, je suis bien faible.

—Restez, ma bonne femme.

Cependant Madeleine sortit sur le pas de sa porte et reprit assez haut que son fils pût l'entendre :

—Vous ne trouverez qu'un peu de fourrage pour la chèvre.

Puis, subitement, elle rentra. Au même instant, le judas s'ouvrit de nouveau, et Mathieu, se tenant à deux mains à une ancienne corde à puits, descendit aussi rapidement que le lui permettait la prudence. Des brins de paille et de foin s'emmêlaient à sa chevelure hérissée. Il ne prononça pas un mot, et à pas muets se dirigea vers le cellier, dont il ferma sur lui la porte.

Sa mère retrouva subitement son énergie : elle aperçut à terre des fragments de foin tombés du judas pendant la descente de Mathieu, et les balaya rapidement. Ensuite, elle reprit sa pièce de linge et parut s'absorber dans sa couture.

Les magistrats n'avaient rien trouvé.

Ils ne se regardaient pas comme battus, cependant, et dirent d'une voix plus rude :

—Votre fils nous échappe aujourd'hui, mais nous le retrouverons.

—Dieu nous garde tous, Messieurs ! répliqua la vieille femme.

Un quart d'heure plus tard, elle se retrouvait seule dans la grande salle.

Alors la porte du cellier fut ouverte avec précaution :

—Vous êtes seule, la mère ?

Elle fit un signe de la tête, car elle n'aurait pu prononcer une parole.

D'un bond, Loup-Cervier se trouva près d'elle.

—Malheureux ! fit-elle, s'ils revenaient !

—Il n'y a pas de danger, répliqua Mathieu froidement. On me cherchera désormais partout, excepté ici . . .

Mathilde lui saisit les deux mains :

—Regarde moi, dit-elle, droit dans les yeux, que je sache . . .

Mais lui baissa la tête et répondit d'une voix sourde :

—J'ai fait le coup . . . Lâchez mes mains, il y a du sang . . .

—Assassin ! toi, assassin ! murmura-t-elle.

—Je t'avais prévenu, vous le savez bien ; je lui avais répété : " Si tu me dénonces, jamais tu ne reverras tes enfants et ta femme." Et il m'a vendu, livré . . . J'ai tenu ma parole comme il avait tenu la sienne . . .

Un horrible combat se livrait dans l'âme de Madeleine : l'énormité du crime de son fils l'éloignait de celui qu'elle avait tant aimé ; mais la compassion, une compassion ardente pour ce maudit, désormais hors la loi, l'attirait de nouveau vers lui.

Eve dut pardonner à Caïn.

Enfin, d'une voix rapide, comme si elle s'épouvantait elle-même de ces sentiments et des paroles qu'elle prononçait :

—Il faut fuir, vois-tu, fuir si loin qu'on ne te retrouve jamais. Le monde est grand ; la leçon est terrible, et l'expiation durera toute ta vie. Tu m'auras près de toi pour prendre la moitié de la malédiction et de la faute.

" La maison restera fermée comme une tombe, et nous irons devant nous, jusqu'à ce que la terre nous manque, jusqu'à ce que nous trouvions un endroit assez sauvage, assez désert pour y vivre inconnus. Je t'aimerais tout de même, vois-tu . . . Rien ne peut empêcher que tu sois mon sang et ma chair . . . Attendons la nuit, si tu veux, et quittons sans retour ce pays . . . Mon fils ! mon pauvre enfant ! "

C'était Madeleine qui restait à genoux, les bras tendus vers Mathieu ; elle qui demandait comme une faveur de le suivre dans le chemin de l'exil, de la faim et du malheur ; elle qui le suppliait de la laisser vivre à côté de lui en dépit de son crime, en dépit du sang couvrant ses mains.

Le braconnier secoua la tête :

—Cela ne se peut pas, dit-il ; je fuierai, car je ne veux ni Nouvelle-Calédonie ni guillotine, mais je m'en irai seul. Je sais vivre dans les bois comme un loup ; vous, ce n'est pas la même chose. On me suivrait à votre trace . . . Vous êtes vieille, souvent malade . . .

—Quand il ne me restera plus qu'à mourir, répliqua la vieille femme, tu m'abandonneras au coin d'un fossé.

—Encore une fois, cela ne se peut pas.

—Aie pitié de moi, Mathieu, ne me laisse pas ici. Tu l'as dit, je suis vieille, et les années de chagrin comptent double . . . C'est le coup de la mort que tu vas me donner à moi aussi . . . Je ne tiens guère à la vie, mais je veux que mon dernier regard se repose sur toi. Je veux mourir en te bénissant quand même, en te faisant jurer de revenir à Dieu, afin de me rejoindre là-haut.

Mathieu secoua la tête.

—De même que je suis un maudit en ce monde, voyez, je serai un damné dans l'autre. Rien n'y fera désormais . . . Tant que j'ai eu seulement sur les mains le sang des chevreuils, c'était bien ; maintenant, j'ai tué. Contre moi, j'ai la loi, la force. Il ne faut pas de femme dans mon chemin. Je fuierai d'une forêt à l'autre, en bête traquée . . . Renoncez à l'idée de me suivre . . . Vous me reverrez de temps en temps . . . Laissez votre porte ouverte les nuits, j'entre-rais . . . Vous ne me parlerez jamais de ce qui est passé . . . Je prendrai un pain, du linge, et je repartirai . . . Il faut que ce soit ainsi . . . Ce soir, je quitterai la maison . . .

—Où iras-tu ?

—Là-bas, fit-il, en étendant la main vers la colline.

Madeleine ferma à demi les volets, et tout le reste du jour l'assassin et la mère douloureuse restèrent en face l'un de l'autre, silencieux la plupart du temps, ou s'efforçant de ne plus ramener l'entretien sur le crime de la veille.

Quand la nuit fut venue, Mathieu serra sa mère dans ses bras avec un emportement de tendresse farouche.

—Pauvre femme ! dit-il, vous méritiez un autre fils que moi.

—Oh ! si tu voulais te repentir, dit-elle.

—Trop tard ! trop tard !

Il franchit le seuil, repoussa la porte, et le bruit de ses pas se perdit dans l'éloignement.

Il marcha durant toute la nuit. Pas un détour de la forêt qui ne lui fût familier. Son fusil à l'épaule, car il était résolu à se défendre, il se dirigea du côté où le bois avait été mis en exploitation. Sous les amas de fagots, il s'était plus d'une fois ménagé des cachettes ; les piles de bois à brûler, si régulières en apparence, avaient pour lui des retraites mystérieuses. Personne ne le chercherait là. Pendant deux ou trois jours, la gendarmerie battrait le pays dans l'espoir de le capturer ; puis, en présence de l'inutilité des recherches, le zèle se refroidirait. Un nouveau crime occuperait le parquet et les gendarmes ; on croirait d'ailleurs Loup-Cervier si loin qu'on ne se mettrait plus en quête de lui dans les environs.

Il pouvait être deux heures du matin quand le braconnier arriva sur le lieu de l'exploitation. La lune répandait sur la clairière une clarté intense. Dans le ciel d'un bleu profond, les étoiles scintillaient. Tout était silence et grandeur dans la nature. Ce froid paysage n'était pas même sans grâce. Loup-Cervier marcha droit à un amas de fagots, en fit rouler deux, se glissa à plat-ventre par l'ouverture qu'ils démasquèrent, puis, une fois entré dans sa cachette, il redressa les fagots, et l'œil même d'un agent de police n'eût rien deviné.

En dépit du crime commis, des poursuites dont il était l'objet, de la douleur dans laquelle il laissait sa mère, le braconnier s'endormit. Il fut réveillé par des grommellements furieux.

Certes, Mathieu connaissait le brame des cerfs, les hurlements des loups, les farouches grognements des sangliers, mais les cris qu'ils entendait en ce moment n'appartenaient à aucune bête familière aux bois qu'il fouillait jour et nuit. Mathieu ne connaissait pas la crainte, il rampa vers l'entrée de sa cachette et vit alors, sous le hangar agreste élevé par les bûcherons, les deux ours Kosko et Kaber, armés chacun d'un bâton, exécuter un gigantesque moulinet. Moreno, l'œil animé, un fouet à la main, dirigeait leurs exercices. Le petit bohème n'avait de plus grande joie que cette répétition du matin. Il pouvait alors commander, exercer ses forces, lutter avec des êtres terribles, qu'il trouvait moyen d'assouplir. Et Raski, fier de son fils, applaudissait à son courage, et, pour l'en récompenser, lui faisait verser une rasade d'eau-de-vie égale à celle des vieux romanichels.

Dans l'angle du hangar, Mathia, assise à terre, son enfant sur les genoux, semblait attendre, pour l'aspirer, le dernier souffle de la faible créature. Voïna, la Tzigane, était partie pour la maraude, ainsi que les deux autres romanichels Germos et Vanik.

Pendant quelques minutes, le braconnier étudia le tableau que présentait le campement ; puis, songeant que l'heure de se montrer n'était pas venue, il se recoucha.

Seulement il ne dormit plus, et à travers l'écartement des fagots il surveilla ce qui se passait.

Les ours, leur leçon terminée, reprirent place à côté de Mathia ; le chef saisit une sorte de flûte et joua un air bizarre que Moreno accompagna du tambourin. Ces divers exercices finis, la troupe des bohèmes parut attendre avec impatience le retour des maraudeurs.

RAOUL DE NAVERY

A suivre

LE CADET DE LA VERENDRYE

XVI

OU LE

MADEMOISELLE D'AMPURIAS

TRESOR DES MONTAGNES DE ROCHES

(Épisode d'un voyage à la découverte de la mer de l'Ouest, en 1750-51-52)

DÉDIÉ A M. BENJAMIN SULTE

(Suite)

Nous avons dit que les Assinibouëls en traversant la rivière en face du fort avaient détaché quelques uns des leurs sur la piste encore fraîche de Pierre.

Cette meute suivait Brossard, adopté par cette tribu de peaux-cuivrées. Le drôle s'était dit, en apercevant les traces des trois *raquetteurs*, que M. de la Vérendrye ou M. de Noyelles, voire les deux, avaient dû passer par là, se rendant à la fameuse cachette mentionnée dans les papiers de l'amulette.

Il n'avait pas tardé à se rapprocher et à reconnaître M. de Noyelles et ses aides.

Il les laissa continuer leur marche, voulant découvrir leur secret. Lorsqu'ils pénétrèrent dans la grotte il se dit qu'enfin il les tenait !

C'est lui qui envoya deux balles, l'une au Renard, l'autre dans la porte, le soir, au moment du repas des hommes qu'il traquait ; et c'est lui encore qui fit un brasier immense à l'entrée de la grotte pour asphyxier ceux qu'il y savait enfermés.

Mais ses desseins ne devaient aboutir à rien.

Un matin, le cinquième depuis qu'il poursuivait Pierre, il vit à l'est un panache de vapeur épaisse balayé par la brise très fraîche qui soufflait de l'ouest. Ne comprenant pas exactement ce que cela signifiait, mais ayant un vague pressentiment que la grotte recelait une issue autre que l'entrée surveillée par ses Assinibouëls, et que la fumée avait suivi cette voie, il voulut s'assurer du fait par lui-même.

Il rassembla quelques hommes et s'élança vers l'endroit d'où la fumée sortait encore, à l'autre bout de la Pipe.

Comme il s'arrêtait à la petite sapinière décrite sur la seconde carte de l'amulette, il aperçut une chose étrange qu'il reconnut bientôt.

Poussant un cri de rage, il redoubla de vitesse, mais il était écrit qu'il serait en retard.

Un grand traîneau, muni de trois patins, deux à l'avant et le dernier en arrière, formant gouvernail, venait de sortir de la coulée, tiré par Pierre et ses aides.

Ce traîneau singulier avait un mât dont la voile—une voile carrée—était composée des couvertures de laine apportées par monsieur de Noyelles pour se garantir du froid, le soir.

Cette voile mesurait dix pieds de large par douze de hauteur.

Aussitôt hors de la coulée, les trois hommes prirent place sur le traîneau, Pierre à la barre et le Renard et son frère sur le gaillard d'avant, c'est-à-dire chacun sur un patin.

En entendant le cri de Brossard, les gens du voilier à patin tournèrent la tête et reconnurent le misérable qui voulait leur vie et leur or.

La voile s'enfla, et le traîneau s'ébranla.

Brossard et ses hommes arrivaient.

—Dieu nous soit en aide ! murmura de Noyelles.

Et il fit le signe de la croix.

Mais le vent augmenta et Pierre eut la satisfaction de voir son travail couronné de succès ; le traîneau, maintenant bien enlevé, glissait sur la surface durcie de la neige, comme un oiseau qui rase la cime des vagues.

Chaque instant voyait sa vitesse s'accroître jusqu'à son plus haut degré.

Les deux Yhatchélinis se tenaient solidement cramponnés à leur poste, probablement un peu effrayés de cette allure rapide qu'ils n'avaient jamais éprouvée auparavant.

Pierre calme et souriant gouvernait bien.

Ils étaient sauvés !

Il va sans dire que l'or qu'ils allaient chercher n'avait pas été abandonné à la Pipe.

Le retour de Pierre au fort, dans son étrange traîneau, avait fait sensation parmi la garnison, et fourni matière à maints contes de la part des vieux braves qui formaient l'effectif de Joseph.

Le Renard et l'Écureuil apprirent avec une vive douleur le massacre de leurs parents et amis. Leur sœur qui servait Mlle d'Ampurias avait aussi échappé au drame sanglant. Les deux frères aimaient beaucoup les visages pâles et demandèrent l'autorisation de toujours demeurer avec eux ; Joseph la leur accorda volontiers.

L'hiver déjà avancé à cette époque—l'on était au mois de février—s'écoula sans que d'autres sauvages se montrassent de loin ou de près aux hôtes du poste français.

Le printemps renaissait, et Joseph songea à revoir M. de Niverville.

Il mit ses embarcations d'écorce de bouleau en bon état, prépara tout pour son départ, et, dès qu'il jugea la rivière navigable, il embarqua.

La rivière, grossie par les eaux du printemps, coulait plus rapide, et les voyageurs éprouvèrent moins de fatigues pour le retour qu'à leur venue en 1751. Leurs canots filaient comme des flèches sur le cours d'eau.

Un jour, de Noyelles disait à son ami :

—Si nous posions un mât et une corde à chaque esquif, ne pourrions-nous pas accélérer sensiblement notre vitesse ?

La proposition fut mise en pratique et, en effet, donna une allure plus grande aux légères barques.

Les voyageurs n'atterrissaient que le soir, pour prendre un peu de repos.

Pierre et Joseph avaient bien hâte d'arriver à bon port, pour deux raisons : Ils avaient à bord une charge précieuse en la personne de la belle Espagnole, et de la richesse extraite du flanc de la montagne la Pipe.

Pour rompre la monotonie de la route et créer une diversion dans leurs entretiens, dona Maria décida de faire, à Joseph et à Pierre, le récit des terribles épreuves qu'elle avait traversées.

Ce fut d'une voix émue qu'elle commença, une après-midi de mai, l'histoire que nous allons esquisser.

— Mon père, dit-elle, avait nom le vicomte d'Ampurias et possédait la château et les terres dépendant de ce titre. Ce domaine est situé au nord-est de l'Espagne, près de la frontière française.

— Nous demeurions à une lieue et demie du rivage de la mer ; c'est ce qui explique peut-être l'amour que mon père avait depuis son enfance pour la vie de marin.

— Jeune homme, il entra dans la marine royale. C'était réellement la vie qui lui convenait, s'il faut en juger par les promotions brillantes qu'il reçut à la suite d'engagements, de batailles ou de combats navals.

— Or, un matin—mon père avait alors trente ans, je crois,—il revenait d'Iviza, en l'île du même nom, et croisait sur les côtes de la province d'Alicante, lorsqu'il vit à l'horizon une voile fuyant ; il la reconnut à l'aide de sa lunette pour un corsaire algérien. Ce gaillard lui semblait s'esquiver après avoir fait un mauvais coup et mon père entra aussitôt en chasse. Quoique le bandit arabe eût un fin voilier, la frégate *La Murcia*, commandée par le vicomte, marchait bien aussi et ne tarda pas à montrer sa supériorité sur l'ennemi, qui fut rejoint et forcé d'accepter le combat. La victoire, après une lutte opiniâtre se décida en faveur des couleurs espagnoles.

En visitant la prise qu'il venait de faire, mon père eut le bonheur de rendre la liberté à plusieurs de ses compatriotes ; entr'autres, à la belle et riche senorita de Villajoyosa, faite captive, la nuit précédente, en son castel sur le bord de la mer, à l'embouchure de la Seco, dans la province d'Alicante.

— Que vous dirai-je de plus, senors ?

— Le vicomte aima et épousa cette jeune personne qui devint ma mère.

— Mlle de Villajoyosa était orpheline et relevait de tutelle. Pour fêter sa majorité, elle avait convié à son château, les seigneurs et les belles Espagnoles des entours. C'est sur ces entrefaites que les pirates redoutables d'Alger descendirent sur ce point du littoral. Ils n'eurent pas tout à fait beau jeu, quoiqu'ils dussent sortir vainqueurs de cette affaire. Nos gentilshommes s'appêtant à s'amuser ne portaient à leurs côtés que des épées de parade, et furent obligés de plier sous le choc d'un ennemi supérieur en nombre. Les Arabes firent alors une riche moisson ; mais leur triomphe devait être éphémère.

BON A SAVOIR

Le remède le plus efficace pour toutes les affections des voies respiratoires est le *Baume Rhumal* qui guérit tous ceux qui en font usage.

CHOSSES ET AUTRES

—La récolte de moutarde de l'année en Californie est de 16,000,000 de livres.

—L'Australie compte dans ses statuts une loi contre l'immigration des Indous, des Chinois et des Japonais. Cette même loi impose une taxe de \$500 sur les étrangers noirs.

—En 1856, il y avait 42 journaux dans le Bas-Canada, dont 13 en langue française et 29 en langue anglaise. Aujourd'hui, la province de Québec compte environ 150 journaux dont les trois quarts sont français.

C'EST MERVEILLEUX

Les affections de la gorge et des poumons sont toujours douloureuses. On s'affranchit de ses souffrances en prenant du *Baume Rhumal*; l'effet est merveilleux.

—On parle souvent des "sept merveilles du monde" si renommées dans l'antiquité; en voici la nomenclature: 1. Les murailles et les jardins de Babylone. 2. Les pyramides d'Égypte. 3. Le phare d'Alexandrie, tout en marbre. 4. La statue de Jupiter Olympien, de plus de 60 pieds de haut, en or et ivoire, chef-d'œuvre du fameux Phidias. 5. Le colosse de Rhodes, statue d'airain de 70 coudées, représentant Apollon, ou le soleil éclairant le monde. 6. Le temple de Diane, à Ephèse, brûlé par Érostrate. 7. Le tombeau élevé par Artémise en l'honneur de Mausole, son époux à Halicarnasse.

LA CONSOMPTION GUERIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal.—W. A. NOYES, 820, Powers' Block, Rochester, N.-Y.

VOUS RÉUSSIREZ

Vous guérirez le rhume le plus opiniâtre en faisant usage du *Baume Rhumal*. Il soulage immédiatement et guérit rapidement. Dans toutes les pharmacies.

—*La Revue des Revues* du 1er janvier, contient: Commerçants et guerriers (la civilisation bourgeoise), professeur G. Ferrero.—L'art appliqué à l'industrie (la renaissance de la Céramique italienne) (6 gravures), comte L. de Norvins.—Armées de femmes sous la révolution, Paul d'Estrée.—Souvenirs d'un marchand de tableaux (dessins et texte médiés de Jules Breton, Gérôme, Meissonnier, E. Detaille, Rosa Bonheur, etc.) (10 gravures).—Grandeur et décadence d'une république russo-chinoise, Jean Finot.—Jouets exotiques (9 gravures).—L'Amérique et la folie des maisons monstres (3 gravures).—Trois poésies d'Uhlend: La rencontre; La couronne submergée; Sonnet final, Marc Legrand.—La vie intime du Sultan, Déran Kéliarian.—Analyse des Revues françaises, anglaise et américaines.—Revue des livres.—Tribune de la Revue des Revues.—Dernières inventions et découvertes, (1 gravure).—Caricatures politiques (10 gravures).—Bureau: 32, rue de Verneuil, Paris.

UN SPÉCIFIQUE

—POUR—

La Grippe, les Rhumes, la Toux

ET LES AFFECTIONS DES POUMONS.

Le Pectoral-Cerise d'Ayer

"Il y a deux ans, j'avais la grippe qui me laissa une toux ne me donnant de repos ni jour ni nuit. Le médecin de ma famille me soigna, changeant les remèdes aussitôt qu'il trouva qu'il ne m'avait apporté aucun soulagement, mais en dépit de



ses ordonnances, je ne me trouvais pas mieux. A la fin, mon mari ayant lu, un jour, qu'un monsieur qui avait eu la grippe avait été guéri en prenant du Pectoral-Cerise d'Ayer, se procura une bouteille de cette médecine, et avant que j'en eusse pris la moitié, j'étais guérie. J'ai trouvé dans le Pectoral un spécifique supérieur pour les rhumes, la toux et les affections des bronches."—EMILY WOOD, North St., Elkton, Md.

Le Pectoral-Cerise d'AYER

Les plus hautes Récompenses à l'Exposition de Chicago.

PAPIER FAYARD ET BLAYN
GUÉRIT RHUME: Irritat. de Poitrine, Influenza, Douleurs Rhumatismes, Blessures, Plaies Topique idéal. contre CORS, ŒILS-DE-PRÉDRIX.—1 f. t. Pharmacie.

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR
107, RUE SAINT-JACQUES
"BATISSE IMPERIALE" MONTRÉAL

DENTIER GARANTI—\$10.00

Dents posées sans palais. Obturation en or, platine, ciment, extraction sans douleur.

A. E. VADEBONCEUR, L.C.D.

Chirurgien-Dentiste, 205 rue St-Hubert

Un PRÊTRE
de ROSA a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR ANÉMIE — DÉBILITÉ GÉNÉRALE — DYSPÉPSIE — MANQUE D'APPÉTIT — FIEVRES — ÉPUISEMENT etc., avec les **PILULES ANTONIO** toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr. Pharm. MALAVANT, 18, r. des Deux-Ponts, PARIS. Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCARY.



LE SEUL
journal illustré des Dames qui publie environ Cent gravures inédites de Modes, Travaux de Mains, etc., par numéro est **LA SAISON**
30, Rue de Lille, Paris
Un numéro spécimen envoyé gratuitement, vous conviendrait-il que j'envoie en même temps le plus riche en littérature sainte et la meilleure littérature d'actualité.

Buyez l'Eau du Recollet

Cette eau minérale, analysée par le Dr Baker Edwards, est recommandée comme eau de table et pour ses propriétés médicinales. On la boit avec le lait, les vins et liqueurs. C'est la rivale de l'Apollinaris et de la Johannis. Elle possède les mêmes propriétés et se vend à meilleur marché. Demandez-la à votre pharmacien ou à votre épicière. Échantillons fournis sur demande, par la **COMPAGNIE D'EAU MINÉRALE DE LA SOURCE DU RECOLLET, 505 RUE CRAIG, MONTREAL.**

"Korrect Shape" Boot Shop.

DEPARTEMENT DES DAMES.

Quoi de plus utile et agréable comme cadeau de l'an, qu'une paire de Bottines ou Souliers "Korrect Shape."

Nos chaussures sont uniques, de fabrication spéciale, de formes nouvelles raisonnées et quand on les a portées une fois, on n'en veut plus d'autres. Elles donnent le confort, voyez-vous?

Votre choix est énorme et facile, car, nous n'avons que des chaussures élégantes et de confection supérieure. Nos prix de vente frisent les prix de fabrication.

OUVERT LE SOIR DURANT LES FÊTES.

FRENCH & SMITH, 235 ET 237 RUE ST-JACQUES.

Aux Femmes et aux Jeunes Filles Pales et Faibles

Si vous êtes pâles et faibles prenez les fameuses **PILULES ROUGES DU Dr CODERRE.**

Le **BEAU MAL** ne résiste pas à l'action bienfaisante de ces pilules recommandées.

Les **Pilules Rouges du Dr Coderre**, renforcent, tonifient et purifient le système. Elles augmentent la matière colorante du sang donnent un beau teint et de la force.

Prix: 50 cents la boîte
6 boîtes pour \$2 50
Expédiées partout.

ÉCRIVEZ
COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE
NORTH ADAMS MASS.

V. ROY & L.-Z. GAUTHIER,

Architectes et évaluateurs

207, RUE SAINT-JACQUES,
(Bâtisse Nordheimer)

VICTOR ROY L.-Z. GAUTHIER

TELEPHONE: 2113

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**

PRÉPARE PAR **M. CHEVRIER**
Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain

CONTRE:
la **SCROFULE**, le **RACHITISME**, l'**ANÉMIE**, la **CHLOROSE**, la **BRONCHITE** et toutes les **MALADIES de POITRINE.**

EXIGER LA SIGNATURE: CHEVRIER

.....LISEZ.....

"Le Monde"

L'ORGANE DU

PARTI CONSERVATEUR

Du District de Montréal

Le mieux renseigné sur toutes les questions d'actualité.

Edition Quotidienne	Edition Hebdomadaire
Un an \$2 00	Un an 100c.
6 mois \$1.00	6 mois 25c.

"LE MONDE" s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

UN MEDIUM D'ANNONCE

HORS LIGNES

Bureaux: No 75, Rue St-Jacques

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ: le plus complet des journaux illustrés du Canada. Deux pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.



Se Sentait Elevé dans les Airs.

BLAINE, N.Y., Jan. 1894. (1)
 Je ne pouvais dormir des nuits, j'étais si nerveux que je me sentais élevé dans les airs jour et nuit; quand je fermais les yeux ils semblaient vouloir sortir de ma tête; je ne pouvais fixer mon esprit sur quoique ce soit. Je me sentais devenir détraqué. Après avoir pris le Tonic Nerveux du Père Koenig seulement durant deux semaines, je me sentis tout changé, je me considère guéri maintenant. J'ai recommandé ce Tonic à d'autres, toujours avec le même bon résultat.
 W. H. STERLING.

DELHI, ONT., Jan. 14, 1891.
 Ma femme a fait usage de 6 bouteilles du Tonic Nerveux du Père Koenig; elle n'a pas eu d'autres attaques, je crois que ce remède a donné l'effet voulu. Je le recommande avec plaisir à tous ceux qui souffrent de cette terrible maladie, "l'Épilepsie," et que Dieu vous aide dans votre bonne œuvre.
 JOHN GRANT.

GRATIS Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades Pauvres recevront cette médecine gratis.
 Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa dire, 'son par la

KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.
 Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille ou 6 pour \$5.00.

AGENTS
 E. McGales, 2123, Notre-Dame, Montréal.
 Laroche & Cie Québec.



Fausse dents SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.
 Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.
 Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,
 20, rue St-Laurent, Montréal.
 Tél. Bell 2818.

DENTISTE

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROSSEAU, L.D.S.
 No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

Débitures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer
VALEUR DE PLACEMENT
ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidé-commiss.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,

BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTRÉAL.
 Achète des débitures et autres valeurs désirables.



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL
 DE LA
GRANDE CHARTREUSE
 EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)
 87 et 89, rue St-Jacques, Montréal.

LA
SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE
 A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

Société fondée dans le but d'encourager et d'aider l'art de la Sculpture
 Incorporée par lettres patentes le 18 Juin 1895

FONDS CAPITAL \$50,000

Distribution chaque mercredi

Prix importants distribués depuis le 1er Août 1895 :

S. Clairmont, Rigaud, P. Q., \$1500 00	A. Ouimet, Montréal, P. Q., \$250 00
F. Denis, Rockland, Ont., 1500 00	Jos. Gauthier, " 250 00
J. Clément, Montréal, P. Q., 1500 00	A. Dupré, " 100 00
T. E. Barbeau, " 1500 00	B. Richard, " 100 00
O. Lafortune, " 1500 00	F. Huot, " 50 00
J. E. Ecrément, " 1500 00	Napoléon Faguy, Québec ... 50 00
Pierre Germain, Villa Mastai, St-Roch, Québec ... 1500 00	Georges Lagacé, " 50 00
W. McKinnon, Québec, P. Q., 500 00	A. X. Labrosse, Vankleek Hill 25 00
L. N. Rioux, " 500 00	Dme Bissonnette, Mont., P. Q., 25 00
Osiar Chartrand, Ste-Anne de Prescott, Ont., 500 00	Jos. P. Bélaïr, " 25 00
Francis Parent, de la brasserie de Beauport, 500 00	S. G. Bergevin, " 25 00
J. B. A. David, Montréal ... 500 00	Jules Couture, " 25 00
H. Christin, Longueuil ... 400 00	Esdras Vigeant, " 25 00
J. M. Dufresne, Assistant Gérant, Banque Nationale, Montréal, P. Q., 400 00	G. Riendeau, jr., " 25 00
Art. St-Germain, Lowell, Mass., U. S. A., 400 00	Dame Marcoux, " 25 00
Eph. Rousseau, Montréal, P. Q., 400 00	James Guay, " 25 00
T. Plouffe, Longueuil ... 250 00	Joseph Roy, " 25 00
	W. Harrison, " 25 00
	J. H. Doray, " 25 00
	J. A. Pigeon, Ste Anne de Prescott, Ont., 25 00
	G. Constant, Vaudreuil ... 25 00

Et des centaines d'autres gagnant depuis \$1.00 à \$100.00, trop nombreux pour les mentionner.

Prix du Billet, 10 Cts. 11 Billets, \$1.00. 100 Billets, \$8.00

Agents demandés dans les districts non représentés

Adressez toutes communications à

La SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

J. ED. CLEMENT Secrétaire.

Boîte de Poste 1025.

104 RUE ST-LAURENT, MONTRÉAL.

U. PERREAU

— RELIEUR —

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc.
 Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.
 L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
 Une visite est sollicitée.

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet des journaux français illustrés et littéraires du Canada.

Librairie Française

G. HUREL

1615, Notre-Dame, Montréal

Journaux français. Romans nouveaux, publications diverses, artistiques et populaires Gravures, Chansons, etc.

Livres d'occasions, achat et vente.
 Nous importons de Paris, en trois semaines toutes les comman les qui nous sont faites.
 Prix spéciaux pour marchands.

UNE SEMAINE DE Vente - Extraordinaire

A LA MAISON DE
E. LEPAGE & CIE

Coin des rues St-Laurent et Duluth

A l'occasion de l'ouverture de notre SOUS-BASSEMENT. Avec un stock immense de Ferblanteries, granit, Ferronneries, Ustensile de cuisine, Groceries, etc., etc.

Pendant cette grande vente nous offrirons en vente :

- 50 doz. Bouteilles de SAUCE WORCESTERSHIRE, (sauce forte) la meilleure sur le marché et vendu régulièrement 10c, spécial... 2 1/2
- 50 doz. Bouteilles de SAUCE AUX TOMATES (Catchup) garantie première qualité et vendu régulièrement 10 c, spécial... 2 1/2
- Grands verres rempli de Moutarde Française de 10c pour 7 ou 4 pour. 25
- Sauce Yorkshire grandes bouteilles vend 10c, spécial... 5
- Catsup grandes bouteilles, vendu 10c, spécial... 5
- Cocoanut en paquet, marque Cripstal, vendu 10c, spécial... 5
- Huile à moulin, grandes bouteilles, vendu 15c, spécial... 7
- Essence de Vanille et Citron, grandes bouteilles, vendue 25c, spécial... 14
- Poudre pour polir et nettoyer les argenteries, vendue 25c, spécial... 10
- Vernis à tuyau, toujours vendu 15c, spécial... 9
- Vernis à poêle, toujours vendu 15c, spécial... 9
- Bleue Indigo, vendu 15c, spécial... 8
- Pâte à poêle, " 10c, " 4
- " grande boîte 15c, " 6
- Pommades (Vaseline), vendu partout 20c, spécial... 8
- Graine (d'oiseaux), vendu partout 15c, spécial... 7
- Savon Quaker, vendu régulièrement 5c, spécial... 2 1/2
- Savon London, vendu régulièrement 6c, spécial... 2 1/2
- Savon Buanderie, vendu régulièrement 10c, spécial... 6

FERBLANTERIES

- Plats pour laver les mains, valant 15c, spécial... 5
- Assiettes à tarte, à diner ou à soupe, valant 6c, spécial... 2
- Caniste à l'huile de charbon 1/2 gallon, valant 15c, spécial... 8
- Porte ordure, valant 10c, spécial... 5
- Antoinaires, " 5c, " 2
- Boîtes à pain peintes et décorées, valant 45c, spécial... 19
- Chaudières à charbon, valant 25c, spécial... 13
- Chaudières à charbon en tôle galvanisée, valant 35c, spécial... 19
- Terrine à lait, valant 5c, spécial... 3
- Grands Gobelets, 3 pintes, val. 10, sp. 4
- Poivrières, Coupe pâte, Assiettes, moules, cuillères au choix... 1

GRANITE

Dans ce département nous avons un assortiment complet à des prix encore jamais offert. Nous recevons journellement des lots jobs que nous offrirons d'ici au tour de l'an à des prix qui ne manqueront de répandre notre réputation si avantageusement connu.

Département de Jouets et Articles de Fantaisie

Ce département comprend l'assortiment le plus complet de Jouets et Articles de Fantaisie tel que **Poupées, Petites Foldats, Petites Tramways, Petites Bateaux Etc., Boîtes de Toilettes, Miroirs de Luxe, Etc., Etc.**

D'ici au jour de l'an notre magasin ne fermera qu'à 9.30 hrs. p.m. tous les soirs pour permettre à notre nombreuse clientèle d'éviter la foule qui encombre no re magasin tous les jours et aussi lui permettre ce bien tout visiter chaque département dans chacun leur spécialité. Après le jour de l'an et les jours suivants notre magasin sera fermé à 6h. p.m. le Samedi et les jours de Fêtes exceptés.

E. LEPAGE & Cie
 Coin des rues St-Laurent et Duluth.